Titre provisoire : En Février la Foule

# 00\_Zero

Zéro

Bon, et toi, du coup, qu'est-ce que t'en penses ?

"Du coup,"" c'est un euphémisme pour dire "toi qui es Russe." Je commence à comprendre les Musulmans après Charlie Hebdo. Comme si le fait d'être Russe m'obligeait à me positionner vis-à-vis de l'invasion de l'Ukraine, ou, si je fais un effort pour ne pas céder à la paranoïa, comme si le fait d'être Russe me rendait par essence légitime ou compétent sur la question.

Sauf que je ne suis pas vraiment Russe. Techniquement, mes grand-parents l'étaient, la moitié de mes gènes le sont, mais mon père, lui, est né ici, pas dans la misère et les cris, mais au milieu d'une guerre comme celle qui menace de se rejouer aujourd'hui.

Et pourtant.

La première fois que je suis allé en Russie, j'avais 15 ans. On peut parler de traumatisme tellement le retour fut pénible. Depuis, chaque fois que j'ai réussi à mettre assez d'argent de côté, assez de temps, j'y suis retourné. Sept fois en trente ans. Ça ne fait pas de moi un expert. Je n'y suis jamais allé en spécialiste, je n'ai jamais pris de notes en me disant que j'écrirai un roman plus tard.

Simplement, moi qui suis incapable de vivre dans quelque métropole française que ce soit, étrangement, je me sens chez moi à Saint-Saint-Pétersbourg. La proximité de la mer Baltique, peut-être, ou l'impression que la nature disciplinée ne demanderait qu'un moment d'inattention pour reprendre le terrain, ces arbres dans les cours des immeubles de l'époque stalinienne, décoiffés, fourchus, loin des platanes martyrisés des trottoirs parisiens.

Et surtout les gens. Les premières fois, évidemment, les amoureuses, et puis ce qui reste avec l'âge : les amis et les inconnus.

Il faut avoir été là-bas, avoir vu un Eltsine catégorique mais oscillant annoncer : Dévalouatsia, nié boudiète, il n'y aura pas de dévaluation, puis se faire mettre à la porte de l'appartement qu'on vous prêtait - tu comprends, le rouble va perdre la moitié de sa valeur, je peux vendre aujourd'hui, il faut que tu sois parti demain - pour comprendre comment le totalitarisme est revenu en Russie, pour comprendre pourquoi les Russes ont accueilli Poutine en sauveur.

- Mais c'est un ancien du KGB, ça ne vous fait pas un peu flipper ?

- Justement, tant mieux, il aura du dossier sur tous les oligarques, sur toute la familia qu'Eltsine a laissé dépouiller le pays. Et puis vous pouvez pas comprendre, vos pays sont des timbres postes, des confettis, en France, Chirac s'allonge à Paris les bras écarté, il a une main en Bretagne, une main en Alsace, les pieds en méditerranée, et la tête en Belgique. Faut pas croire ce que te disent les femmes pour te consoler : la taille, ça change tout ! La Russie, elle ne peut tenir que comme ça, une main de fer dans un gant d'acier.

Ensuite, c'est comme regarder une catastrophe au ralenti.

Bien-sûr, le terreau sur lequel la Bête prospère était là, mais il est partout. Combien de fois, déjà, un Le Pen au second tour de la présidentielle française ? L'insatisfaction des gens, des petites gens, c'est-à-dire de ceux qui se sentent impuissants. Des vieux de soixante-dix ans à qui Eltsine avait offert la propriété de leur appartement, qu'ils avaient vendu pour se faire un pécule, retraite que la crise a fait fondre comme la neige au printemps. Dès l'année suivante, je les voyais passer la serpillière dans les McDonald's de Moscou.

Alors que j'avançais sur les corrections de mon deuxième roman, la France vacillait sur ses rond-points, et la fureur des Gilets Jaunes me rappelait le goût de ces cataclysmes d'ampleur géologique, lentes montées en pression des injustices d'envergure tectonique, pas tout à fait perceptibles, et qui préparent des tremblements de terre que n'auront vu venir que ceux qui regardaient.

Les autres veulent danser sur la faille aussi longtemps que possible. Ils veulent penser qu'il y a des secousses partout, que ces menus avertissements ne sont annonciateurs de rien. Et puis, ceux qui souffrent n'ont qu'à être plus polis.

Bien-sûr, deux ans de camp pour les Pussy Riot, c'est quand même un peu exagéré, mais bon, voilà elles ont profané une église en y jouant du punk. Et oui, les membres du groupe Voïna vivent dans la clandestinité, mais ils ont dessiné un zizi sur les ponts qui se lèvent face au siège de la police… Est-ce qu'il n'y a plus rien de sacré ?

Ah, le retour du sacré, gonflement tellurique juste avant les apocalypses, l'union nauséabonde de l'Église et de l'État. Aujourd'hui, le patriarche Kyryl bénit les chars marqués du Z de l'invasion, ce Z infamant devenu moitié de Swastika, mais c'est fait avec politesse, dans le respect des traditions.

Le patriarche Kyryl a succédé au patriarche Alexis II, mais Poutine est toujours là. Même s'il ne chevauche plus la bête torse nu, comme il le faisait sur ses photos de propagande, même terrifié par le covid assis à des tables de dix mètres de long et même le visage bouffi et la main agrippée au coin d'un bureau pour qu'on ne la voie pas trembler, il instille encore la peur dont se nourrit la Bête.

Arthur Larrue, qui a écrit un livre sur le groupe Voïna, a signé une tribune dans Le Monde pour rappeler que c'était ça, le contrat entre les Russes et leur chef : faites-nous peur tant que vous leur faites peur aussi, à eux, les autres, dehors.

Et il y a quelques années, c'était ça que me disaient mes amis russes, à leur façon, alors que pointaient pourtant les premiers symptômes de la gueule de bois. Il n'a pas fait ce qu'il aurait fallu, pour l'économie, on tient encore à cause du gaz, du pétrole, et c'est nous qui devrions dominer la nouvelle économie, avec les ingénieurs qu'on a. Bon, au moins, sur la guerre cyber, on n'a rien à craindre de personne. Mais à l'international, \_za granitseï,\_ il nous a rendu notre fierté. Oui, vous pouvez faire les vierges effarouchées, mais au moins, il a remis la Russie à sa place, au centre de l'échiquier. Tu t'étouffes, tu traites Bachar de dictateur ? Tu veux qu'on parle de la Libye ? Tu trouves qu'elle se porte bien depuis que vous avez buté Khadafi ?

Et parfois la défense parano-patriote souligne que la démocratie ne protège pas contre les attentats à la Charlie Hebdo. Après un peu trop de vodka, et quelques copeaux de shit fumés sur une canette vide percée de trous, on met dans le même sac les victimes qui n'auraient pas dû proférer de blasphème et les bourreaux, formés par le djihadisme que Poutine combat en Syrie. On arrête la discussion parce qu'on ne se mettra pas d'accord, les uns affirmant que Poutine lutte contre le djihad à Homs, à Palmyre ou Alep, les autres persuadés que les opposants démocrates se sont jetés dans les bras de l'état islamique parce que Bachar avait bombardé leurs écoles, leurs mosquées et leurs hôpitaux.

Et il y a un silence qui gonfle, atteint les murs qui nous entourent.

Je n'ai pas les réponses. Je n'ai pas envie d'en débattre. Je n'ai pas de leçons à donner. Lors de mon premier voyage en Russie, on m'avait dit : "Apporte des parfums, des savons de grande marque, apporte des bas de qualité, ça fait toujours plaisir, là-bas."

Et c'était vrai, en mille neuf cent quatre-vingt treize. Mais trente ans plus tard, mes amis russes partaient en vacances à Megève, et j'étais au chômage, j'écrivais dans une sous-pente de la deuxième couronne de Rennes. Je n'étais pas la meilleure publicité pour les démocraties libérales européennes.

Il n'y en a qu'un qui ne me demande pas ce que je pense de l'Ukraine, il me dit, parce qu'il sait ce sur quoi je travaille en priorité depuis deux ans, et à bas bruit depuis plus de vingt ans :

"Et toi, là, tu l'as dans le cul pour ton roman, non ? Parce que l'histoire de ton grand-père, la Révolution russe, la guerre civile, tout ça, ça se passe à la frontière entre la Russie et l'Ukraine, non ? Même ta grand-mère, qui se la jouait noblesse russe de Petersbourg, elle venait pas de Kharkiv ? Si je résume, tu sors ton premier roman le jour des attentats de Charlie-Hebdo, tu sors ton deuxième roman quand les librairies sont fermées à cause du covid, et tu commences ton roman à la gloire de ton grand-père Russe quand Poutine envahit l'Ukraine ? Mec, en fait, peut-être que Dieu existe et qu'il en a qu'après toi personnellement… T'as jamais pensé à arrêter d'écrire ?"

Si.

J'y pense tous les jours. Mais il y a des histoires qui demandent à être écrites. Qui l'exigent. Et, chaque fois que j'abandonne, un témoin, un document, un rêve au petit matin se rappellent à moi. Je ne suis spécialiste de rien, et sûrement pas légitime sur le sujet, mais elle ne me laissera pas tranquille, cette histoire, tant que je ne l'aurai pas écrite. Peut-être même qu'il faut l'écrire encore plus maintenant, avec le retour des bruits de bottes. Je n'ai pas bien connu mes grand-parents, ni les catholiques, du côté de ma mère, ni les orthodoxes, les Russes, du côté de mon père. Mais ils partageaient cette conviction des gens qui ont connu la guerre : la valeur d'un homme ne se mesure pas qu'à sa capacité à en tuer un autre.

01\_Un

---

# 01\_Un

Un

J'aurais préféré que mon père soit encore là. Déjà, il se rappellerait dans quelle voiture nous roulions. Une Laguna Break ou un Grand Scenic. Une Renault, en tout cas, puisque depuis trente ans, il n'achetait plus que ça. Je ne comprendrai que bien plus tard le pourquoi de son attachement à la marque. C'est lui qui conduisait, ça je m'en souviens. De toute façon, il avait du mal à laisser conduire ma mère. Ça semble insignifiant, comme détail, mais c'est une époque.

J'aimerais qu'il puisse donner sa version de l'histoire. Il dirait sans doute que c'était dégueulasse de le piéger comme ça, d'aborder le sujet alors qu'il était coincé pour cinq cents kilomètres entre sa femme et sa belle-sœur, ma tante. Sauf que j'ai abordé le sujet cent fois avant et cent fois, il m'avait pris pour un débile, croyant s'en tirer avec des "on verra plus tard" avec des "ce n'est pas le moment… "

Il dirait sans doute qu'il aurait d'abord dû convaincre son beau-frère, mon oncle à moustaches. Parce que c'était lui qui lui avait confié les documents de mon grand-père catholique.

Quand ma mère m'en avait parlé, elle m'avait dit qu'il y avait des détails sur la poche de Royan et sur la fin de la guerre, jusqu'à la mission qui fut confiée à mon grand-père de démobiliser les maquis de l'Est.

Je croyais, sincèrement, naïvement, que ma mère voulait que je fouille ces archives, que j'en tire un roman, un hommage à l'arbre dont j'étais la feuille. Bien-sûr, je n'avais publié que quelques nouvelles et mon premier roman, à l'époque, avait été refusé partout. Mais là, il y avait une fresque familiale qui ne demandait qu'à s'écrire toute seule. Mon grand-père, orphelin de père, et sa mère du dix-neuvième siècle, à la fois terriblement stricte et fantasque, qui gronde, mais qui peint et qui se marie à cet artiste un peu coté. Ensemble, ils suivent les traces encore fraîches de Sérusier, ils rejoignent leur ami Germain David-Nillet au Faouët. Mais on ne parlait pas de Gauguin. À l'époque, au Pouldu, on se rappelait de lui comme d'un alcoolique, un ancien banquier, un sale type qui avait fini dans les îles avec des petites filles dans son lit. Le Pouldu, c'est là qu'ils avaient fait construire une maison. On ne parlait pas encore de résidence secondaire, plutôt de villégiature. Les Allemands l'avaient réquisitionnée le temps de superviser la construction des blockhaus du mur de l'Atlantique dans lesquels nous avons vécu nos aventures de gosse. Certains bunkers ont été enterrés depuis. D'autres, plus tard, ont reparu à la faveur d'une grande marée à l'embouchure du fleuve côtier. Et la mairie essaie de les mettre en valeur pour donner un peu d'épaisseur historique à notre station balnéaire.

Pendant que les Allemands occupaient cette maison, mon grand-père vivait à Paris, avec sa femme, ses quatre filles, son fils qui laissait déjà pousser sa légendaire moustache. Et deux jeunes femmes juives qu'ils cachaient dans une dépendance de leur hôtel particulier du seizième arrondissement.

Les jeunes filles craignaient mon grand-père plus que la gestapo. Il savait, lui, ce qu'elles risquaient quand elles jouaient bruyamment dans la cour entre leur dépendance et la grande maison de ville, et il piquait alors ces colères que j'ai pu connaître à coup de "nom de nom de nom d'une pipe en bois !"

Je croyais que ma mère voulait que j'écrive ce livre, mais maintenant, nous sommes tous là, dans la voiture, et elle se tait. Ma mère, agrégée de physique-chimie, qui a osé défier son milieu en soutenant Rocard, chrétien, certes, mais protestant, et de gauche, et ma tante, médecin, longtemps maire adjointe d'une grande ville des Hauts-de-Seine, se taisent. Elles n'osent pas se dresser contre le diktat des hommes de la famille.

Sur le moment, c'est ce que je me dis, que le frère, le mari, le patriarcat, puisque le mot est à la mode, leur imposent le silence. Mais peut-être, simplement, ont-elles pensé : "quelle insolence, si on dit non, c'est non."

L'air se fige comme la graisse d'une sauce qui se refroidit.

"Si tu continues à m'emmerder avec ces papiers de Parrain - pour une raison familiale qui m'échappe encore, on appelait mon grand-père maternel Parrain - alors, je ne te raconterai jamais rien sur ton autre grand-père !"

J'ai trente-cinq ans, il aurait eu le temps de raconter, s'il avait voulu. Le peu qu'il ait raconté, c'était sa légende personnelle, combien il était plus courageux que nous ne le sommes, des leçons édifiantes, mais pas de souvenirs, pas d'histoires, pas d'images. Il faudrait parler de la Russie, mais lui a choisi mon deuxième prénom parce que c'était le plus français qu'il ait pu trouver : Eudes. Alors me priver de son histoire, la menace tombe à plat. Mais l'atmosphère, de poisseuse, passe à glaciale.

Je crois que c'est pour ça qu'il s'arrête à la station Total de Ploermel alors que le réservoir est à trois-quarts plein. Ma mère et ma tante restent dans la voiture.

Je prends mes affaires dans le coffre, et je pars tendre le pouce sur la bretelle d'accès à la quatre-voies. Lorsqu'ils passent devant moi, ma mère me dit, par la fenêtre ouverte : "Ne fais pas ta tête de mule." Une voiture arrive derrière et mon père dit quelque chose comme "ça lui servira de leçon" et il démarre.

Je reste là quelque minutes, le pouce tendu et puis je marche jusqu'au pont suivant. Je traverse la voie express et je ne tarde pas à monter dans une voiture qui repart dans l'autre sens.

J'arrive dans la maison d'où nous sommes partis. Ce n'est pas la maison du grand-père, mais une longère que mon père et ma mère ont fait rénover. J'y venais les dimanches soir, y dormir avec mon fils. Comme ça, je pouvais le déposer le lendemain à l'école, plutôt que le dimanche chez sa mère. Je le voyais plus, je la voyais moins. Me retrouver là sans lui me fait un pincement au cœur. Il ne me faut pas un quart d'heure pour retrouver le dossier du grand-père. Je suis hystérique. Je feuillette les pages ronéotypées ou tapées à la machine. Au bout d'une heure, l'enthousiasme est retombé.

Il n'y a rien. Aucune révélation. Quelques comptes-rendus dans lesquels mon grand-père résume les parcours des uns et des autres, mais ils ont été sérieusement caviardés, des pages manquent, et tout ce qu'on peut comprendre c'est que les gaullistes avaient tenu mon grand-père pour un homme de confiance.

Je suis là, conscient qu'après avoir fouillé sans autorisation, je ne pourrai plus dormir là avec mon fils. Bien-sûr, plus tard, on finira par s'expliquer, mais plus tard, ce sera déjà trop tard. Mon fils se sera habitué à rentrer chez sa mère à la fin du week-end. Je fais parfois ce calcul sordide du nombre de dimanches soirs que j'ai perdus, et ça fait une année entière de câlins, de bisous, de "bonne nuit."

Pour si peu. Le grand secret, c'était peut-être tout simplement qu'il n'y avait pas de grand secret. Je referme le dossier, et avant de le ranger j'écris sur un post-it : "trop tard, j'ai tout lu !"

Et j'ajoute, sans trop savoir si c'est pour adoucir le propos ou accentuer la provocation : \*\*☺\*\*

---

# 02\_Deux

Deux

Vsevo suit son père dans les rues de la capitale.

- Tu vois, la cathédrale Saint-Isaac ? Et la forteresse Pierre et Paul ? Et le Palais d'été ? C'est différent, hein ? Et pourtant, c'est le même architecte, Trezzini. Ensuite, c'est un autre italien qui a fait le Palais d'hiver.

- C'est pour ça qu'on appelle Saint-Petersbourg la Venise du Nord ?

Son père rigole et explique que c'est surtout à cause des canaux. Vsevo ne veut pas que son père le prenne pour un enfant ignorant, alors il reprend.

- Les canaux… Parce que pour construire sa ville, Pierre le Grand a fait assécher le marais, c'est ça ?

Son père ne répond pas tout de suite, comme s'il hésitait à révéler à Vsevo un secret. Il finit par répondre avec une question.

- Tu sais pourquoi Pierre a fait construire sa ville ici ? Sur ces terres marécageuses qu'il a fallu drainer ? L'été, les fièvres paludéennes ont coûté bien des…

Il laisse la phrase en suspens. Nous sommes en mille neuf cent quinze, Vsevo a treize ans, il est assez grand pour savoir qu'on ne bâtit pas un empire sans perdre quelques vies. Les sacrifices nécessaires. Si son père s'arrête, c'est peut-être pour ne pas donner l'impression qu'il remet en question les choix de Pierre le Grand. Les événements de mille neuf cent cinq sont dans toutes les mémoires, et même si personne n'ose le dire, ni même le penser, l'idée qu'une révolution ratée, il y a dix ans, a fait vaciller l'Empire, cette idée flotte dans l'air du temps. Et comme le marais en été, l'air du temps est irrespirable. En mille neuf cent quinze, l'Okhrana, la police secrète du Tsar a des oreilles dans toutes les rues.

Vsevo répond à la question que son père n'a pas fini de poser.

- Justement parce que c'était difficile de la bâtir ici. Pour rappeler à nos alliés européens que la Russie est peut-être un territoire sauvage, qui les a repoussés à chaque fois qu'ils ont oublié d'être des alliés, mais que le Tsar, lui commande à la terre et à l'eau.

Le père sourit. Il est satisfait que son fils ait le cœur au bon endroit. Mais il baisse la voix et le corrige.

- Pierre n'a pas construit Piter sur un marais, mais sur un delta. Les façades en stuc coloré, les colonnes blanches, les coupoles et les flèches dorées, c'est pour détourner l'attention de la véritable vocation de sa ville. Saint-Pétersbourg, c'est un port. Une porte. Vers le golfe de Finlande, la Baltique, et de là, la Mer du Nord, l'Atlantique !

Son élan de lyrisme se brise là et son visage se ferme. Ce que le père, Valéri, ne veut pas dire à son fils, Vsevo, c'est qu'en partant de la Baltique, il a fallu huit mois à la flotte impériale pour doubler Bonne Espérance et remonter jusqu'à Port Arthur. C'était quelques années seulement après la révolte des boxeurs. Valeri était encore lieutenant colonel, et il avait participé à la campagne qui montra aux chinois révoltés que l'Occident Chrétien n'était pas aussi divisé qu'ils l'espéraient. Au tournant du siècle, les alliés de la Russie était de vrais alliés, et pour défendre le quartier des légations face à ces paysans et leur impératrice fourbe, les Russes avaient pu compter sur les Allemands, les Français et même les Anglais.

Et puis ces derniers avaient ensuite fait comprendre au Japon que si l'envie lui prenait d'aller voir si les Russes leur céderaient un bout de Mandchourie, on pourrait regarder ailleurs.

En mille neuf cent quatre, les Japonais avaient attaqué Port-Arthur, sans prendre la peine d'une déclaration de guerre. Le deux janvier, moins d'un an après, Port Arthur capitulait. Quand il en parlait, et ça n'arrivait quasiment jamais, Valéri ne disait jamais "La Russie a capitulé," il disait "Port Arthur." Le traumatisme avait été immense. La Russie jusque-là se voyait comme une puissance occidentale conquérant la Sibérie aux dépens des asiatiques. Mais le Japon avait obtenu une reddition.

Son père était resté quelques années en Mandchourie et sa mère avait dit à Vsevo : " Il se fait prolonger au lieu de revenir s'occuper de nous."

Peut-être n'avait-elle pas tout à fait tort. À son retour, Valeri et sa femme Sophie divorcèrent. Vint un moment où il avait fallu décider quoi faire de Vsevo.

Valéri voulait qu'il intègre le corps des Cadets. Avec des officiers aussi brillants que son fils, la Flotte arriverait à temps sur les champs de Bataille. Vsevo pourrait participer à la reprise en main d'une Marine dont trop de matelots avaient penché du mauvais côté des troubles de mille neuf cent cinq. Et même certains officiers. Mais l'histoire oublierait ce traître de Lieutenant Schmidt, et ses soudards du croiseur Otchakov. Ces fous avaient fait flotter un drapeau rouge et sapé l'autorité du Tsar sur les côtes de la Crimée. La Crimée arrachée à la Peste, la Crimée arrachée aux Turcs, la Crimée arrachée aux Français, aux Britanniques…

- Tu sais comment on rend l'acier plus dur, mon fils ?

Vsevo est ravi de pouvoir montrer à son père ce qu'il sait.

- L'acier trempé, papa ? On le chauffe, puis on le trempe dans l'eau froide et on recommence jusqu'à ce qu'il soit dur sans être cassant.

- Bravo, fils mien ! Et c'est comme ça qu'il faut faire un bon officier. La chaleur de la Crimée, le contrôle de la mer Noire et notre juste place en Méditerranée. Mais aussi le Golfe de Finlande et, dès que les glaces le permettent, la Sibérie et vers le Nord. C'est ça qui fera de vous des officiers durs et non cassants.

Ils sont maintenant devant l'Académie Navale, loin des palais et des couleurs, et soudain, Vsevo se rappelle que son père va le laisser ici, une année entière, et il ressent pour la première fois autant de peur que de fierté.

---

# 03\_Trois

Trois

Vsevo et son père montent dans le tramway. Vsevo se dit qu'arriver sur un drojki, tiré par des chevaux, ou même dans une voiture automobile aurait donné une meilleure image. Il a peur que les autres cadets ne le jugent dès son arrivée, mais Valéri se préoccupe maintenant plus d'ingénierie que de prestige familial. Déjà sept ans que le tramway pétersbourgeois est électrifié, combien de capitales en ont un aussi beau ?

- Regarde, mon fils, on arrive sur le pont de la bourse.

Il se penche à l'oreille de Vsévo car la voiture répercute les cahots des rails.

- Le câble, au-dessus de nous, c'est la caténaire qui transmet l'électricité au tram par le pantographe.

- Mais le pont, je croyais qu'il devait se lever pour laisser passer les bateaux ?

- C'est ça qui est formidable, il se lève quand même, c'est bien fichu, répond Valéri.

Comme tous les enfants, Vsevo s'est extasié devant tout ce qui était grand, gros, ou mécanique, il a craint autant qu'il a admiré les premiers trains, mais il a grandi, et tout ça lui semble désormais normal. Pour son père, qui était adulte quand ces choses sont arrivées, l'émerveillement est plus durable, et il retrouve une joie enfantine à l'idée de participer au progrès, à ces changements, les plus rapides qu'ait connu l'humanité.

Vsévo réalise alors à quel point son père en a fini avec la guerre. Comme si c'était sur lui, maintenant, que reposait l'honneur militaire de la famille. La mère de Vsévo aurait dû se réjouir que son mari quitte la carrière militaire, mais quand il lui avait annoncé, elle avait simplement répondu : "c'est un peu tard."

Trop tard pour compenser les années d'absence. Vsévo, lui, avait demandé :

- Mais papa, qui va défendre La Russie ?

- Toi, bien-sûr !

Puis, en riant, il avait continué :

- Bien-sûr qu'il faut des soldats pour défendre un empire, mais que reste-t-il de Rome ? Les routes, les ponts, les aqueducs, les termes, les temples, et puis, plus tard, les basiliques.

Il lui avait alors montré les plans d'une basilique sur laquelle il travaillait déjà. Il lui avait dit :

- Regarde, on va faire une copie.

Il avait badigeonné une grande feuille avec un produit chimique.

- C'est du ferrocyanure ferrique, on appelle ça du bleu de Prusse.

- Mais c'est pas bleu ?

- Attends !

Son père avait alors placé le calque de son plan sur la feuille et ils étaient sortis dehors. C'était l'été, ils étaient alors au verger de Staryi Krym, le domaine de Crimée que Valéri tenait de son père. Le soleil méridional avait alors fait bleuir la feuille partout, sauf là où les traits du calque la protégeait du soleil. Le bleuissement avait quelque chose de magique, et lorsque Valeri avait retiré le calque, les traits blancs sur fond bleu avaient quelque chose de propre, de moderne, qui contrastait avec le caractère sacré de la basilique dont ils traçaient le plan.

- Il faudra qu'on nettoie la feuille tout-à-l'heure pour que la copie ne s'efface pas.

Valéri, comme la Russie toute entière, faisait le grand écart entre la foi millénaire de la Sainte Rus et cette modernité qui allait rendre les hommes plus heureux, il en était sûr. On pourrait équiper la basilique de lustres électriques d'un côté de l'iconostase et conserver de l'autre côté les cierges, le mystère, les livres saints. Et il fallait expliquer les deux au peuple : le Saint Évangile et les miracles de la technique.

Ils marchent côte-à-côte, et Vsevo aimerait prendre la main de son père. Il sait que ce n'est plus possible, pas aujourd'hui, alors qu'il fait un premier pas vers l'âge adulte. Mais il l'a si peu vu, ce père dont on lui donnait des nouvelles par lettre, d'un front à l'autre.

Au moins, cette fois, il n'est pas sur le front de l'ouest, où, depuis un an, la guerre gronde. Et si Valéri se garde bien de critiquer devant son fils les engagements du tsar, Vsevo l'a entendu pester contre cette Europe qui se déchire alors que les ennemis ne manquent pas autour d'elle. Ne comprend-elle pas que l'ambition asiatique ne menace pas que la Russie ? Qu'il y a mieux à tirer de la terre que du sang ? Le charbon, le pétrole, et y poser des rails, et conquérir la Sibérie entière.

Ceux qui craignaient la fin du servage avaient tort de douter de la Providence et de l'ingéniosité humaine : l'occident, dont la Russie fait partie, n'en déplaise à Dostoievsky et à ses obscurs panslavistes, l'Occident peut entrer dans un âge nouveau ou le serf, c'est le charbon, le serf, c'est l'électricité.

La guerre aussi a changé. Elle réclame des hommes nouveaux. Des hommes, et pas les enfants qu'on envoie contre la Triple Alliance.

Valéri voudrait prendre la main de son fils, maintenant qu'ils sont descendus du tramway et s'apprêtent à traverser la grande Nevka qui les sépare de l'Académie navale. Mais Vsévo a l'air tellement sérieux, lui qui n'était qu'un enfant l'été dernier, lui qui s'émerveillait devant le vignoble de Staryi Krym. Comme elles semblent loin ces pierres blanchies du pressoir, les rangées de vignes qui donnent aux collines un air bien peigné, avec, comme des épis, quelques vergers de plaqueminiers qui donneront à la fin de l'automne ces kakis oranges à la fois sucrés et astringents.

La façade austère de l'Académie rappelle au père et au fils qu'il ne leur reste que quelques minutes avant la longue séparation qui durera jusqu'à l'été. Ils ne savent pas encore qu'il ne leur reste qu'un été avant les troubles, puis un été troublé, puis des troubles et plus jamais d'été ensemble.

---

# 04\_Quatre

Quatre

Déjà, ils montent l'escalier. Un huissier les accueille, figé, et Vsévo sent sa gorge se serrer lorsqu'il décline son identité : "Vsévolod Valierievitch Gousseff." L'huissier semble attendre un moment, au cas où un titre de noblesse suivrait, puis il dit à Valéri : "Vous m'attendrez là pour les formalités, je vais conduire votre fils à l'enrôlement."

Valéri serre Vsévo dans ses bras, quelques secondes, qu'ils essaient de faire durer, ils s'embrassent, et déjà il faut se séparer. Vsevo se tient devant son père, incline la tête, et son père y trace un signe de croix, une bénédiction suivie d'un baiser, d'une dernière embrassade, et Vsevo est conduit dans un hall où l'attendent d'autres adolescents. Certains cachent leur appréhension avec un masque de gravité. D'autres affichent un air narquois : leur naissance leur offre une assurance qui manque encore à Vsévo.

L'huissier retrouve Valéri, qui n'arrive pas encore à partir, bien que maintenant de lourdes portes en bois le séparent de son fils.

- Ne vous inquiétez pas, dit l'huissier, ils ne le feront pas attendre très longtemps.

Ils appellent d'abord les fils de haute noblesse, dans un ordre ésotérique reflétant l'importance de leurs titres, et la Russie n'est pas avare de princes ni de comtes. Mais si la famille Gousseff a perdu les siens, il y a plusieurs siècles déjà, c'est une famille ancienne. L'huissier se pique de généalogie.

- Les racines de votre famille s'ancrent dans le berceau de la Rus, à la convergence de la petite Russie, de la Russie blanche et de la grande Russie.

Valéri sourit avec complaisance. On lui a déjà raconté toutes sortes d'histoires sur sa famille. Lui-même raconte cette anecdote d'un boyard Gousseff qui aurait perdu son titre nobiliaire à cause d'une loi qu'il avait lui-même rédigée. La vérité, c'est que, peu importent ces histoires, ou l'Histoire, peu importent ses faits d'armes dans la guerre des Boxers ou ses années perdues en Mandchourie. Valéri n'a pas de titre de noblesse, Vsévo devra faire ses preuves. Et c'est très bien comme ça. Dur, mais pas cassant.

Évidemment, l'huissier a menti et Vsévo doit attendre des heures avant qu'on l'invite à entrer. Il est impressionné, mais il ne veut pas que les autres futurs cadets s'en rendent compte et le prennent pour un provincial mal dégrossi. Il voudrait rester immobile, avoir l'air digne d'un apprenti soldat, mais il sent qu'il s'agite sur son banc, fait passer son poids d'une fesse à l'autre, et il lui semble que les bruits qu'il fait résonnent sur les murs lisses de l'immense vestibule.

Alors, comme à chaque fois que monte une émotion trop intense, il sent comme une déchirure, comme s'il se distanciait de ce cœur qui se met à battre trop vite, comme si se réfugier dans son cerveau lui permettait de prendre le contrôle sur son environnement extérieur. Pourquoi est-il est plus impressionné ici que dans la cathédrale Saint-Isaac, qui est plus grande et plus sonore encore ?

Ses yeux s'accrochent aux colonnes, parcourent les plafonds, mesurent les portes et les fenêtres. Mentalement, il cherche à projeter les contours de la salle sur une feuille de bleu de Prusse, il ferme les yeux et aux traits blancs du plan de masse succèdent des plans de coupe. Il sourit, il ouvre les yeux, il a compris. Dans les églises, les plafonds sont des voûtes : où se terminent les murs, où commencent les dômes, où se termine la terre et où commence le ciel ? dur à dire. Chacun doit se sentir plus près de Dieu, protégé, accueilli.

Mais ici, le plafond, aussi ouvragé soit-il, est une grande chape qui semble vouloir contrarier les velléités de croissance des colonnes. Tout est fait pour qu'on se sente petit. Avant même qu'il ait rencontré un professeur, un officier, chaque cadet se sent encadré par une autorité minérale, verticale, anguleuse, impitoyable.

Vsévo a l'impression d'avoir compris les trucs d'un magicien, et il sourit. Mais son sourire disparaît quand on appelle enfin son nom, son nom complet, Vsiévolod Valériévitch Gousseff : Vsiévolode Gousseff, fils de Valéri. Reprendre le flambeau. Nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus. On apprenait aux fils de bonne famille le \_couplet des enfants\_ de \_La Marseillaise.\_ C'était une occasion de parler français, et donc de montrer qu'on appartenait à la noblesse. Vsévo ne sait pas encore que c'est cette chanson, parmi d'autres, qui, dans moins de deux ans, mettra le feu aux poudres.

---

# 05\_Cinq

Cinq

Le père, le Fils, le Saint-Esprit. La Russie, le Tsar, le Peuple. Theos, Cosmos, Anthropos. Le corps, l'âme et le mental…

Les principes de l'Académie se déclinent en trinités successives qu'on peut emboîter à l'infini. Le corps, par exemple, c'est ensuite la force, le souffle, la vitesse. Et la force, cest le haut du corps, la ceinture abdominale et les jambes.

L'instructeur chargé de l'éducation physique, le sous-lieutenant Fedorov, insiste sur les jambes en hurlant : "La guerre, c'est le mouvement. À quoi ça sert d'être le soldat le plus fort du régiment si on n'arrive pas à temps sur le champ de bataille ?"

Derrière Vsevo, une voix murmure : "On est des cadets de Marine, on va pas y aller à pied, nous, à la guerre."

Le sous-lieutenant Fedorov a sûrement entendu, mais le garçon qui a prononcé cette phrase est Boris Alexandrovitch Kourakine\*.

(\* Note de bas de page si la famille Kourakine existe et tient un rôle prépondérant dans la noblesse Russe, ce personnage est un personnage entièrement fictif.\*)

Pour les gens de mon âge, élevés dans des familles bourgeoises, ce nom évoque le général Dourakine. Est-ce que les enfants lisent encore ces histoires de la Comtesse de Ségur ? Elles nous paraissaient à la fois vieillottes et cruelles, et le vieux général nous semblait plein de bonté, mais un peu ridicule. Nous n'avions aucune idée du jeu de mot, et de l'impertinence qu'il avait fallu à l'autrice, née Rostopchina, pour travestir Kourakine en Dourakine, qu'on pourrait traduire par Général Limbecile. Parce que Kourakine, c'est cet ambassadeur qui s'emporte face à Napoléon lui-même. C'est le parangon de la famille princière, la quintessence de la noblesse russe, le boyard si proche de Dieu qu'il n'a pas besoin de courtiser le Tsar. Quand on s'apelle Boris Alexandrovitch Kourakine on peut marmonner "les jambes, les jambes, on n'a pas besoin d'avoir des jambes musclées, on a besoin d'avoir le pied marin."

Pourtant, rapidement, même Boris Kourakine se tait. Il n'a plus assez de souffle. Les jeunes muscles chauffent, tétanisent et la répétition des exercices grave les mouvements dans leur chair. Préparation à la lutte, course d'endurance, renforcement des bras, montée à la corde, qui vous crée des cals aux creux des mains un jour et les arrache le lendemain, apprentissage des marches militaires. Ces parades semblent vaines et inutiles, mais elles abritent, cachés, ritualisés, stylisés presque, les gestes nécessaires aux manœuvres militaires. Le travail du corps, c'est une mécanique qui forge le caractère pour élever les âmes.

Chaque matin, les âmes qu'on a élevées la veille s'inclinent devant une autre Trinité, la Seule, la Vraie, la Sainte. Là, et seulement là, pendant la prière qui ouvre la journée, Kourakine efface toute distance, tout sarcasme. La grande noblesse sait ce qu'elle doit à Dieu : tout.

Bien-sûr, en dehors des offices, Kourakine aussi répète ce que les cadets plus âgés osent dire tout haut.

- Si Dieu a confié la Russie au Tsar, ce n'est pas pour que celui-ci la livre au premier moine trouvé à la croisée des chemins.\* (\* \*note de bas de page : jeu de mot sur le nom de Raspoutine, rasputie pouvant vouloir dire la croisée des chemins\*)

- Évidemment qu'il jeûne et fait le pénitent. C'est pas pour devenir un saint, c'est pour se racheter des péchés qu'il commet à Verkhotourié.

- C'est pas de la pénitence, parce qu'ils aiment ça, là-bas, la flagellation, ça les excite !

- Vous savez ce qu'il a dit à la grande-duchesse Militza, ce Raspoutine ? Que pour se rapprocher de Dieu, il faut beaucoup pêcher.

Après avoir ri aussi grassement que les autres, c'est Kourakine qui remet le groupe dans le droit chemin :

- Il n'y a jamais besoin de se rapprocher de Dieu. Il est avec la Russie. Et on pourrait presque le regretter, parce qu'on n'aura pas la chance de faire nos preuves avec cette guerre, elle sera gagnée avant que nous quittions le corps des cadets.

- Bah, il y en aura d'autres. Il y en a toujours d'autres, des guerres.

C'est Sergueï Stoliaroff qui a répondu à Kourakine. Stoliaroff, lui, n'est pas du genre à râler durant l'exercice. Il n'a pas les manières rondes et assurées de Kourakine. Durant l'office, il se tient droit, et n'en rajoute pas dans la ferveur. La noblesse qu'on a acquise récemment, par le travail, doit se démarquer du peuple encore trop proche du pope. La foi, oui, mais la superstition, non. On s'incline, mais on ne fait pas de courbettes.

Vsevo n'est ni un Kourakine, ni un Stoliaroff. Personne ne le courtise, mais il ne ressent pas le besoin de se faire une place. Il sait quelle est sa place, quel est son chemin, celui qui prolonge celui de son père, et s'il ne se sent pas chez lui ici, c'est parce qu'il se rappelle la Russie blanche de Mohileff, ou parce que sa mère lui manque, ou parce qu'il se demande si elle l'accompagnera ou non en Crimée l'été prochain.

Il serait d'ailleurs resté un cadet anonyme si, après le corps et l'âme, l'Académie n'avait pas aussi travaillé l'esprit, l'intelligence. En cours de géométrie, un professeur demande de reproduire des figures à main levée. Pour aller plus vite, Vsevo prend deux crayons et dessine une figure de chaque main. Il sait vaguement que tout le monde ne peut pas en faire autant, mais pour lui, ça n'a rien d'extraordinaire. Pour ses camarades, en revanche…

Ils le tannent, le testent, il faut qu'il écrive une phrase en partant du début et de la fin, une main de chaque bord de sa feuille. Les deux mains se rejoignent au milieu, les derniers mots se chevauchent sous les encouragements hilares et admiratifs des autres adolescents. Un demi-siècle plus tard, ses fils raconteront cela à leurs fils, qui se sentiront comme des fruits indignes de la branche qui les a portés.

---

# 06\_Six

Six

Qu'est-ce qui change ? Qu'est-ce qui ne change pas ? Jusqu'à cette année 2022, j'ai vécu dans l'illusion que l'humanité change, qu'envahir son voisin, comme ça, parce qu'on l'a déjà fait avant, parce que c'est possible, parce que le pays va mal et qu'une bonne guerre, c'est ce qu'on donne au peuple quand le pain et les jeux ne suffisent plus, j'ai vécu dans l'illusion que cette idée était obsolète.

C'est le lot des enfants qui naissent après les guerres, après les reconstructions, qui grandissent quand les gens commencent à s'enrichir, et qui, par une sorte de myopie générationnelle, finissent par croire que le progrès est un processus linéaire.

Adolescents, nous partagions cela avec les correspondants russes qui nous accueillirent à Saint-Pétersbourg. Le mur était tombé, les années de flottement de Gorbatchev avaient failli se terminer dans le sang et la réaction conservatrice, mais Eltsine avait accédé au pouvoir, un peu par un coup de force, ce qui rassurait les Russes : leur nouveau maître avait du caractère. Tout allait changer. Mais rien n'avait changé.

Et sûrement pas les rails du tramway qui nous amenait vers l'école numéro 4 sur l'île Vassilievsky. Je me souviens encore de ma tête projetée contre la vitre sur l'aiguillage du tram n° 27. Les rails s'enfonçaient dans le bitume que les roues métalliques du tram défonçaient un peu plus à chaque passage.

Qu'est-ce qui change ? Aujourd'hui, quand on traverse la rue Nalitchnaia et qu'on arrive sur les quais qui bordent le fond du golfe de Finlande, on ne trouve plus le marché de petits kiosques où on pouvait acheter tout et n'importe quoi. Bien-sûr on se précipitait sur le folklore, les châles, les matriochkas de bois verni qui, comme les époques, s'emboîtent les unes dans les autres. Mais on pouvait aussi acheter le casque complet d'un pilote de chasse avec le tuyau qui apporte l'oxygène quand on vole à haute altitude au-dessus de l'Europe convoitée et redoutée à la fois. Entre ces deux extrêmes, on trouvait toutes sortes d'articles dont il était difficile de savoir s'il s'agissait de surplus légal de l'armée, de matériel revendu en contrebande, ou de babioles destinées aux occidentaux russophiles et naïfs que nous étions tous. Et tous, nous avions acheté des montres à gousset à l'effigie de Lénine. Certains avaient réussi à trouver des montres-bracelet gravées d'un portrait de Yuri Gagarine.

Et puis il y a eu les chinels. La traduction littérale est manteau. Mais un chinel, ça ne désignait pour nous que ces longs manteaux militaires en laine feutrée, avec les épaulettes. Celui que j'avais acheté était noir, avec deux rangées de boutons dorés décorés d'une ancre, magnifiques et inutiles, parce que l'inviolabilité du manteau face au froid quasi polaire était assurée par des agrafes qui croisaient les pans et cintraient le tout à la taille. Nous en avions tous acheté un.

J'étais sûr d'avoir acquis le manteau de l'amiral Koltchak, sinon du tsar lui-même ! Je fus un peu déçu quand Elena [prénom à changer] me révéla que si le \Phi doré qu'arboraient mes épaulettes signifiait bien "flotte", j'avais probablement acheté le manteau d'un cadet de la marine, pas plus prestigieux que l'uniforme d'un élève de polytechnique chez nous.

C'était il y a trente ans, et je ne me souviens pas d'y avoir vu un signe. Je ne savais pas grand-chose de mes origines russes, de l'histoire du grand-père, de mes racines. En fait, c'est à Saint-Pétersbourg que j'ai pris conscience de ma double culture. Mes camarades de classe s'extasiaient devant les bols et les cuillers en bois verni, les motifs floraux sur fond noir leur paraissaient d'un exotisme délicieux, et si on avait des plumes de paon dans un vase, un samovar sur une commode, on frisait la pâmoison. Moi, ça me rappelait ma grand-mère, et, à la limite, plutôt que la Russie, le Loir-et-Cher où nous allions la voir.

---

# 07\_Sept

Sept

Bien-sûr, ma grand-mère du Loir et Cher, quand elle engueulait mon père, passait au russe, et je ne sais pas si ça a suffi à me former l'oreille, ou si j'ai entendu mon père parler russe plus souvent que je ne me le rappelle. Peut-être que c'est simplement la génétique, et que mon larynx ou ma glotte ou mes lèvres sont spécifiquement slaves, en tout cas j'avais un meilleur accent russe que mes camarades. Et non, ce n'est pas que je travaillais plus. Je ne parlais pas mieux russe qu'eux, plutôt moins bien, simplement, même si je ne me souvenais pas toujours bien des paroles, je chantais la bonne mélodie.

Pour les conversations, ce n'était pas vraiment une chance. Imaginez un russe qui vous dirait, presque sans accent : " bonjour, je parle très peu français, pourriez-vous parler lentement s'il vous plaît ?"

Vous lui répondriez peut-être doucement pendant quelques phrases, puis vous repasseriez à votre rythme naturel, prenant pour de la fausse modestie les appels désespérés de votre interlocuteur.

Lena, par exemple, parlait peu, mais quand elle parlait, c'était à un débit de Kalachnikov. Rapidement, je me fis à l'idée de ne comprendre que des bribes, des fragments, et j'acceptai l'idée de faire douze fautes par phrase. Je fus invité à toutes les soirées parallèles organisées dans le dos des enseignants, celles où j'ai bu mes premiers verres de vodka. Pas dans la tradition russe, avec des shots glacés dans des verre à peine plus grands que des dés à coudre. Non, tiède dans des verres allongés dans lesquels on pouvait verser cent grammes de la vodka qu'avait apporté Sergueï. Cent grammes : sto grammov. On me l'avait présenté comme Yanushié Sergueï, et comme Yanushié ne sonnait pas russe, ni comme prénom ni comme nom de famille, je ne savais pas si Yanushié était son nom de famille ou s'il avait un prénom composé.

Je n'ai jamais compris pourquoi je me faisais une gloire de bien tenir l'alcool. J'imagine que j'avais assimilé les valeurs virilistes débiles du vingtième siècle finissant. Confusément, je sentais bien que je n'avais aucun mérite personnel à avoir un plus gros volume sanguin, ou un foie qui métabolisait l'éthanol plus vite que les autres. Ou alors c'étaient que mes reins étaient capables de l'excréter avant même que le foie intervienne. Je sais que ça ne marche pas comme ça, mais j'allais pisser environ tous les quarts d'heure. À défaut d'avoir pris une cuite avant mes quinze ans, j'avais pu observer mon père, mon oncle, mes cousins : un petit verre de vodka, un verre d'eau. Un petit verre de vodka, un peu de nourriture, un verre d'eau, à Pâques, à Noël, que nous ne fêtions pas en même temps que les autres Français.

Les autres, les catholiques, se rangeaient bêtement à ce traître de calendrier grégorien, hérésie papiste en vigueur depuis seulement quatre cents ans et qui n'avait pour seul avantage que d'être en accord avec les astres et les saisons et la logique élémentaire, alors que les orthodoxes (étymologiquement, les tenants du droit chemin), en pinçaient pour le calendrier julien, qui présentait un décalage de 13 jours avec la totalité de l'humanité. Les Soviétiques, eux, avaient cédé et s'étaient alignés sur le reste du monde, comme nos verres, alignés devant nos jambes en tailleur.

Lorsque Yanushié Sergueï porta un toast à l'amitié franco-russe, il ajouta "za zdarovié," et tout le monde répéta. J'étais surpris. Dans ma famille, on disait, à l'ancienne mode "\_na\_ zdarovié."

Une fois un toast lancé, chacun aurait à en porter un, jusqu'à ce que le cercle fut refermé. Ce ne fut jamais tout à fait le cas, car un ou deux Français s'éclipsèrent avant la fin du premier tour, pour aller vomir en toute discrétion et dormir, allongés dans la cuisine, loin des regards et du risque d'un deuxième tour.

Je les croisais à chaque fois que j'allais évacuer mes petits verres de vodka et mes grands verres d'eau, et vers mon huit millième aller-retour, la première russe passa son tour. Lorsque Yanushié Sergueï renonça à relancer un round de toast, Pierre- François-scout-d'Europe et moi étions les seuls Français encore debout. Pierre-François avait hérité d'une tradition paillarde, alcoolique, patriote mais aussi homophobe et un peu machiste.

Notre quartier général était la maison de Lena, ligne 17. Un peu comme il y a des rues et des avenues qui quadrillent New-York, le quartier de l'île Vassilievsky était découpé par de longues perspectives que des lignes coupaient à angle droit. L'imagination des urbanistes s'était contentée de nommer une petite, une moyenne et une grande perspectives, et de numéroter les lignes. Je n'ai pas de souvenirs de comment nous sommes arrivés au bord de la Néva. Il est tentant d'évoquer l'alcool, mais un tiers de siècle a passé et c'est simplement ma mémoire qui n'a pas su retenir ces moments heureux de nos vies.

Je me souviens en revanche du sentiment qui m'entourait, comme un halo surnaturel, une armure gazeuse et lumineuse, une chaleur qui me rendait insensible au froid de la nuit pétersbourgeoise. Un sentiment d'appartenance.

Plus tard, quand je vivrai au Sénégal et que je verrai défiler des picards en dreadlocks évoquer leur sentiment d'appartenance, je me demanderai si moi aussi, j'avais cru ressentir quelque chose qui n'existait pas.

Cette soirée, elle, avait bien existé. Les trésors que j'avais rapportés en attestaient : un calot et, plus incompréhensible, un maillot de corps rayé. Je vis en Bretagne. Je comprends assez bien qu'un marin ivre puisse laisser tomber un calot, mais à quel degré de débauche éthylique faut-il arriver pour perdre son maillot de corps à la fin de l'automne russe ?

- À quel degré d'alcoolémie ? Le nôtre, cher Fransouz ! déclara Sergueï.

Alors, nous avons enlevé nos manteaux, nos pulls, nos T-Shirts, nous avons regardé vers l'embouchure du fleuve, les bras écartés, et l'air était assez sec pour que le froid fut supportable.

La Néva n'était pas gelée, mais nous l'étions quand nous en sortîmes, frissonnants, fous, et fiers d'être fous.

Plus tard, bien plus tard, quand mon père serait mort, mon oncle me parlerait de la fête des cadets de la Marine, et j'essaierais de toutes mes forces de croire que c'est à cette occasion-là que des jeunes marins russes avaient bu jusqu'à perdre leurs habits à mon bénéfice.

Mais personne, depuis 1916, n'a plus fêté les cadets de la Marine Impériale.

---

# 08\_Huit

Huit

On ne sent pas le temps qui passe. On sent le temps qui a passé. Entre le matin et le soir, entre deux marées, deux saisons ou entre deux anniversaires. Entre deux fêtes des cadets de la Marine.

De mille neuf cent quinze, Vsevo n'a perçu que le faste et une trinité de plus : Le Tsar, la Marine et au milieu, l'Église.

Comme dans la société Russe, l'église dédiée à Saint-Paul est au centre de l'Académie.

Depuis les fenêtres de l'internat, les plus jeunes, dont Vsevo fait partie, regardent la foule. Il y a près de dix mille personnes qui participent à la procession. Devant : les prêtres, les diacres qui portent les bannières et les icônes. L'air lui-même devient mystique, saturé d'encens et personne ne sait encore quelles malédictions les basses profondes du chœur maintiennent à distance. Derrière : les meilleurs éléments des promotions plus âgées ont été choisis pour représenter les élèves. Pas en de larges rangées militaires comme pour les parades du printemps, mais en rang, par deux. Une seule paire pour chaque grade et Vsevo se demande s'il les envie ou s'il les plaint.

Sa réussite scolaire ne fait déjà plus de doute, et il se perfectionne chaque jour sur les aspects militaires. Il pourrait s'y voir. Mais se trouver comme ça, exposé au centre de l'attention de ce qui est, au-delà d'une simple cérémonie académique, le premier événement mondain de l'hiver… C'est risquer le faux pas, la honte et le déshonneur public. En mille neuf cent quinze, on porte encore les uniformes de parade, comme si la guerre qui a commencé l'an dernier n'avait pas encore atteint Petersbourg, que l'on nomme déjà Petrograd depuis les troubles d'il y a dix ans.

Lorsque la procession atteint l'église, il y a un flottement. Seuls les familles des officiers de l'Académie peuvent entrer. Dehors, comme si elle redoutait maintenant le froid, l'assemblée hésite. Il n'y aura pas de ces liturgies que Stoliaroff trouve interminables, mais des bénédictions pour le Tsar, la Russie, Saint-Paul, la Marine, l'évêque, l'archevêque, et jusqu'au patriarche, et cela aussi peut durer des heures. Mais on est des milliers, les uns contre les autres on moinsde crainte de froid et de l'ennui que d'envie d'être vus, d'être là, d'en être.

Du dîner de gala qui suit, les cadets ne sauront que ce que leur apprendra le compte rendu officiel que Kourakine arrive toujours à se procurer.

On est loin des toasts spontanés, chacun son tour, guidés seulement par l'ordre aléatoire dans lequel on s'est assis pour l'anniversaire de la babushka.

Chaque ministre présent, chaque officier dira le toast que le protocole lui a attribué. On boit évidemment à la santé du tsar et de sa sainte famille. Et c'est enfin l'irruption du réel dans ce théâtre de rituels : le tsar est à Moguilev. En mille neuf cent-quinze, il a déjà remplacé l'archiduc son frère à la tête de l'état-major des armées. Beaucoup voient dans cette décision l'ombre de Grigori Raspoutine. Le tsar a passé l'année à visiter les hôpitaux de campagne, à se rendre sur les différents fronts et quelques jours avant la fête des cadets, il passe en revue les régiments de Cosques, à côté de la stavka, le quartier général des armées qu'il a fait déplacer à Moguilev. C'est là qu'est né Vsevo, en Russie blanche, plus proche des combats, à l'ouest.

Il existe une archive filmée juste après la revue, où on voit le tsar rejoindre sa famille, au même endroit. Mais c'est une archive de 1916 et l'ombre d'une guerre interminable remonte alors vers la capitale comme un mascaret remonte l'estuaire.

Dans quelques mois, le peuple qui avait clamé sa ferveur, qui avait réclamé la guerre, le peuple qui voulait l'anéantissement des puissances centrales, ce peuple réclamera la paix.

Que s'est-il passé entre temps ? Vsevo a vu les plus âgés des cadets, les junkers, accéder à l'honneur suprême d'aller se battre pour la patrie, fiers, gonflés d'un orgueil qu'il leur a envié.

- Les veinards, dit Stoliaroff. Ils vont faire autre chose que parader, aller à la messe et faire dorer les boutons de leurs vareuses.

- À eux la gloire, à nous les exercices du sous-lieutenant Fedorov.

Et Kourakine fait des flexions en hurlant "Une, deux. Une, deux."

Certains de ceux qui sont rentrés du front ne se privent pas de la réclamer cette gloire qui leur revient, ils fanfaronnent, mais un chuchotement inquiétant se tient là, en suspension, comme de la neige poudreuse, un reproche sourd que les plus abîmés osent ne plus retenir tout à fait : il n'y a pas que des victoires et il n'y a toujours pas de vainqueurs.

Mais pour Vsevo, entre ces deux fêtes de cadets de Marine, il y a cet été, qu'il a attendu une année entière, et, bien qu'il ne le sache pas, le dernier été qu'il passera avec son père.

---

# 09\_Neuf

Neuf

Je ne connais presque rien de la Crimée. Et j'imagine que ce que je crois en connaître est faux, comme ce que les gens pensent savoir de la Russie.

" Oh tu vas en Russie, tu n'as pas peur d'avoir froid ?"

Vraiment ? En août, sous un climat continental ? J'étais à Moscou l'année où ce terrible orage a arraché trois créneaux du Kremlin. Il y a eu cinq morts, cette nuit-là, je crois. Les moscovites, qui avaient supporté des semaines de canicules, s'étaient mis à danser quand était tombée la pluie libératrice et que le vent charriait dans les rues un pétrichor d'une force incroyable. Ils avaient dansé encore quand elle était devenue torrentielle, et il avait fallu que le vent arrache les tôles rivetées sur les cadres métalliques des portes de garage pour qu'ils se décident à rentrer les tables du bar. Nous y fêtions l'anniversaire d'un musicien que je ne connaissais que depuis le matin même. Une bourrasque arracha les panneaux translucides d'une enseigne lumineuse Volskwagen, dénudant les néons qui refusaient de s'éteindre. Mais comme il faisait chaud, nous chantions "Dojd' poshiel Khorosho, la pluie tombe et c'est très bien !" Alors non, les gens ne savent rien de la Russie, comme je ne sais rien de la Crimée, sinon que les Russes en parlent comme nous parlons de la Corse : des falaises calcaires qui se jettent dans une eau clémente, des collines recouvertes de vigne, une beauté méridionale. La récompense méritée des guerriers.

Pour Vsevo, c'est plus que cela. C'est chez lui. C'est là qu'ils se retrouvent, avec son père, l'été. Et encore, pas tous les étés. La maison de Théodosie paraît étrangement moderne, quand on sait qu'il y un demi siècle on achetait avec elle les âmes des paysans qui l'entouraient.

- Oh, mais le bartchouk a grandi !

Ioufan, que Valéri a nommé intendant du domaine, appelle Vsevo Bartchouk, le fils du barine, le fils du maître. Vsevo ne sait pas si c'est une forme de respect de la tradition ou si c'est une gentille moquerie, mais il sait que si Ioufan l'appelait Vsevolode Valerievitch, il aurait l'impression d'avoir l'âge de son père.

Valéri a confié Vsevo à Ioufan pour qu'il lui fasse faire le tour du domaine.

- Mais, papa, tu pourrais me montrer toi-même . Après tout, c'est toi qui décide ce qui se fait ici, non ? C'est toi qui connais le mieux le domaine ?

Valéri rit devant tant de confiance filiale.

- Je ne sais pas si je décide ou si je valide ce que me souffle Ioufan ! Mais surtout, je ne te confie pas à lui pour qu'il t'apprenne, en un jour, à administrer le domaine, mais pour que vous fassiez mieux connaissance. Un jour, toi, tu devras savoir bien l'écouter, et lui… lui, il faudra qu'il accepte que c'est toi qui décides, toi qui tranches, en dernier ressort.

Au fil des jours, pour Vsevo, il devient évident qu'il n'ira jamais contre l'avis de Ioufan : il connaît chaque coteau, chaque champ, chaque abeille de chaque ruche.

- Ioufan ?

- Oui, Bartchouk ?

- Pourquoi est-ce que tu travailles pour mon père ?

- Comment ça ?

- Je veux dire, maintenant, tout le monte est libre, tu pourrais travailler pour toi ?

- Mais… pourquoi ?

- Je ne sais pas, Ioufan, pour faire ce que tu veux ?

- Mais ici, je fais ce que je veux : je gère tout un domaine ! Et puis…

Ioufan a l'air embarrassé.

- Tu veux dire que mon père te paye mieux que ce que tu gagnerais tout seul ? demande Vsevo.

- Oui, il y a sûrement ça aussi, dit Ioufan en riant. Nous nous complétons bien, avec ton père. Mais surtout… je suis né ici, mon père aussi… Je ne sais pas, Bartchouk, je crois que c'est la volonté de Dieu. S'il avait voulu, Dieu m'aurait fait naître ailleurs.

- Mais Dieu a quand même voulu que vous soyez libres, maintenant…

Ioufan et Vsevo sont arrivés en haut de la colline à laquelle est accroché le domaine. Ioufan reprend son souffle et la beauté du paysage coupe celui de Vsevo. Les vignes alignées comme un velours côtelé alternent avec les vergers d'abricotiers. Des murets laissent deviner les limites des domaines.

Sur une autre colline, plus haute, un garçon surveille des moutons. Vsevo se dit qu'il doit avoir son âge. Voyant ce qui retient son attention, Ioufan dit simplement :

- Un tatar.

- Je croyais qu'ils avaient rejoint les autres Turcs de l'empire ottoman ?

- Bah, on essaye de les garder, maintenant. Ils savent y faire avec les moutons, mieux que nous. Et puis comme ça, les terres dont on ne s'occupe pas ne s'embroussaillent pas. Ceux-là viennent du sud, du littoral, même si ce ne sont pas des chrétiens, ce sont de vrais travailleurs. Et puis ce sont des gens simples, ils vivent aussi dans la crainte de Dieu, c'est juste qu'ils se trompent de Dieu.

L'évocation de Dieu rappelle à Vsevo la question à laquelle Ioufan n'a pas répondu.

- Alors, si c'est pour que tu restes sur ces terres, à travailler pour mon père, pourquoi a-t-il plu à Dieu que vous soyez libres ?

- Peut-être, dit Ioufan, avec un sourire malicieux, qu'il plait mieux à Dieu d'être loué par des hommes libres ?

- Kourakine, à l'académie, dit ce genre de choses, que plus on donnera de liberté au peuple, plus il sera reconnaissant et fidèle à notre Tsar.

Ils redescendent vers la maison ou les attend Valéri.

- Mais Stoliaroff, lui, continue Vsevo, pense que le peuple ne sait pas ce qui est bon pour lui. En tout cas pas encore. Il dit qu'il y a trop d'agitateurs juifs et étrangers, qui montent le peuple contre son berger.

- Et toi, Bartchouk, tu en penses quoi ?

- Je crois que Kourakine a raison. Mais Stoliaroff, lui, c'est une noblesse de grade, c'est le seul d'entre nous qui connaisse des ouvriers, dans les usines.

Ioufan se renfrogna :

- Nou-Da, bien-sûr, les usines. Les chemins de fer, les machines…

Ils marchent, le silence s'alourdit. Le soleil allonge les ombres, ils remontent la route de terre qui mène au petit promontoire où se trouve la maison.

Ioufan retrouve le sourire quand il salue Valéri, retrouve sa bonhommie pour donner rendez-vous au bartchouk :

- À demain.

---

# 10\_Dix

Dix

Il y a toujours du monde dans la maison de Crimée, des Gousseffs qui viennent d'un peu partout. Un oncle qui travaille en Ukraine, un autre qui revient de Minsk, toute une collection de barbes plus ou moins courtes selon le corps d'armée où l'on sert, l'administration on l'on travaille, selon l'envie de faire européen ou de montrer qu'on lit Tolstoï.

Valéri porte une barbe courte, stricte, et il se demande s'il ne devrait pas la raser pour de bon, si ça ferait plus ingénieur ou moins ingénieur. Eiffel porte la barbe, Tesla, la moustache, François Briau rien du tout. Mais Vladimir Choukov porte la barbe, et tout le monde admire ses tours hyperboloïdes, alors pour le moment, il la garde.

Vsevo commence à se poser la question du rasage. Sa barbe n'est qu'un duvet et elle révélerait sa jeunesse, sa fragilité. Personne ne veut avoir l'air fragile à 15 ans.

Valéri débouche une bouteille, un vin jeune, issu des vendanges de l'an dernier, mais personne n'évoque celles de cette année. On parlerait de la main d'œuvre qui manque, on parlerait de la guerre, et certains évoqueraient le danger des puissances centrales, d'autres rappelleraient que ce sont aussi nos plus proches voisins, et on évoquerait la France, certains en parlant de Napoléon, d'autres au contraire, rappelleraient les "emprunts russes" qui ont renfloué les caisses du pays. On parlerait aussi de la cour, de l'influence néfaste de ce Raspoutine, dont il faudra bien qu'on s'occupe, on parlerait de la grogne des ouvriers et personne ne veut évoquer 1905. La révolution est déjà dans tous les esprits, sauf celui de Vsevo, qui interroge :

- Quand je lui ai parlé d'ouvriers, dans les usines, Ioufan s'est refermé et n'a plus rien dit jusqu'à ce qu'on rentre.

- C'est qu'il a perdu deux de ses neveux dans les mines du bassin du Don. Le train, les usines, tout ce qui touche au charbon, pour lui, ce sont des abominations, dit Valéri. Il dit que Dieu a mis de la force dans l'homme et dans les bêtes, et que ce feu qui vient des entrailles de la terre, ça doit être diabolique.

- Eh, Dieu nous a aussi mis le charbon sous les pieds, il nous a faits maîtres de la nature, dit un oncle. D'ailleurs on m'a parlé d'un ingénieur qui serait descendu à la mine pour permettre le sauvetage des mineurs coincés en bas.

- Alors, Valéri, maintenant que tu es ingénieur, tu vas devoir affronter des coups de grisou ?

- J'élève des bâtiments vers le ciel, je ne creuse pas des trous vers l'enfer, dit Valéri en riant.

Un officier en retraite, qui rend visite depuis le domaine voisin lève la main lentement et tous se tournent vers lui.

- La fin du servage, ça ne leur a pas forcément rendu service. Bien-sûr, les plus intelligents s'en sortent bien, en travaillant avec nous.

- Forcément, vu ce qu'on les paye, dit un oncle avec aigreur.

Le vieil officier reprend avec l'air de celui qui n'a pas l'habitude d'être interrompu.

- Ceux-là travaillent aussi ensemble sur le temps qui leur reste, ils se marient intelligemment, et il ne faudra pas très longtemps pour qu'ils s'enrichissent. Mais les autres, ceux qui ont voulu travailler tout seuls… Tu penses bien qu'une fois qu'ils ont produit pour eux-mêmes, ce qui reste, c'est pas énorme. Et pour négocier au marché, hein, tout seul, avec trois fois rien ? Alors si on a trois fils, ben il y en a deux qui vont partir à la mine, dans les manufactures, sur les chantiers ferroviaires.

Il s'arrête et, chose inhabituelle, sa tirade est suivie d'un silence. Une cloche sonne. C'est samedi et certains iront assister aux vêpres. En rejoignant l'église de Théodosie, ils croiseront peut-être quelques-uns des tatars qui sont restés. Il fera peut-être encore jour quand ils sortiront. En remontant, certains verront le soleil s'incliner vers la mer, découper la silhouette de la forteresse génoise, et chacun pourra s'offrir l'illusion de l'éternité, oublier que les points fixes de l'histoire ne sont pas, comme les clous d'un fauteuil molletonné, des piliers de stabilité et de répartition équitable des choses, mais comme les points de convection sous les plaques tectoniques, d'où jaillissent sans cesse des îles volcaniques, les moteurs d'une histoire humaine à jamais sanglante et absurde, une histoire qui, tapie sous la chaleur douce de la fin de l'été, finira par éloigner Vsevo et son père à jamais.

---

# 11\_Onze

Onze

Vsevo est dans le train qui le mène à Saint-Pétersbourg. Depuis le début de la guerre, il faut dire Petrograd, Pétersbourg sonnait trop allemand. Nos voisins dont le sang irrigue la famille impériale, nos frères, donc, sont maintenant nos ennemis.

Les temps se troublent.

Ou bien sont-ils toujours troublés et seul le recul de l'histoire nous fait-il croire qu'il existe des périodes de calme ? Les collines autour de Staryï Krym semblent lisses, nues, quand on les voit depuis la mer, au printemps, recouvertes d'un doux duvet verdoyant, mais la rocaille et la rugosité se révèlent quand on en parcourt les chemins. Et à la rugosité de l'espace répond la rugosité du temps. À Staryï Krym ou à Théodosie, Vsevo se sent chez lui comme si la famille avait toujours possédé ces terres, mais le mélange de clochers et de minarets rappelle que la piété sous les coupoles ne s'est pas toujours adressée au même dieu. Les gens, même, sous la surface qu'ils laissent paraître, ici et maintenant, ont des épaisseurs contradictoires. Son père, qui semble aujourd'hui si posé, si lisse, comme s'il avait embrassé sa carrière civile par lassitude de la guerre et de la violence, laisse parfois affleurer son goût passé du combat.

Oh, il ne parle plus jamais de la guerre des boxers, ni des grandes batailles contre le Japon, mais il raconte parfois des anecdotes isolées, des escarmouches d'avant qu'il ne soit colonel, et Vsevo finit par se dire que ce n'est pas la peur du combat, ni la peur de se faire tuer, ni le dégoût de tuer qui lui ont fait quitter l'armée - après tout, les officiers n'y sont pas si souvent confrontés - mais un manque de goût pour le commandement. Au final, monter en grade, à moins d'être un Kourakine ou un Alexieiev, c'est ne pas décider grand-chose, mais devoir quand même donner des ordres.

Maintenant, le train qui traverse les plaines un peu tristes qui séparent Koursk de Belgorod rappelle à Vsevo l'anecdote que son père a raconté la veille. Comme c'était la dernière soirée avant son départ, il y avait un peu plus d'invités. Après le dîner, quelqu'un a pris une guitare - dès qu'ils ont suffisamment bu, les Russes ont le pouvoir de faire apparaître des instruments de musique depuis le vide apparent d'une pièce. Puis les doigts se sont fatigués, les chanteurs ont demandé à boire et l'heure des anecdotes a sonné, l'heure des histoires, des souvenirs.

Ce qu'ils étaient allés faire dans le Caucase ? Valéri ne l'a pas précisé, peut-être un détour en revenant de Mandchourie ?

"Ça devait être entre 1898 et 1902, vous allez voir pourquoi. Bref, on est dans le train. On quitte le compartiment, on remonte le couloir pour aller remplir une tasse au samovar de la juive du wagon.\* Je lui sors un quart militaire en fer blanc et elle me dit qu'avec ça je vais me brûler les mains, qu'il vaudrait mieux que je lui loue une tasse. Je lui demande si elle croit que les soldats en campagnes boivent dans de la porcelaine de Chine, elle se marre, et me dit c'est pas de la porcelaine, ça, en me montrant un verre dans son porte verre en métal. Elle remplit mon gobelet, mais elle avait raison et je me retrouve avec les mains brûlées. Allez, riez, riez, mais ce n'était pas à cause de mon quart en fer blanc ! C'est le train qui venait de freiner comme un cheval devant un brasier, avec le hennissement des roues bloquées glissant contre les rails, métal contre métal. Au final, on cogne quelque chose et le samovar se renverse. La pauvre, c'est elle qui s'est brûlée le plus.

Et là, des jeunes Géorgiens envahissent le train. Ils sont bien armés, les salauds, et ils se répartissent le boulot. Il y en a un qui a repéré une famille, il attrape un gamin, la mère refuse de lui lâcher la main alors il lui colle un pistolet sur la tempe, un Nagant, qu'il a dû voler à l'un d'entre nous. Il les éloigne du mari, qui n'est pas idiot, alors il ne dit rien. Ils portent des foulards autour du bas du visage, mais ils ont le style géorgien, avec les cheveux en pagaille. Ils veulent notre argent, évidemment, et les bijoux. Mais ils sont trop pressés pour ouvrir les bagages. Celui qui a l'air d'être le chef n'a pas vingt-cinq ans, mais c'est un malin, c'est lui qui organise, les autres l'écoutent, comme s'il avait plus de plomb dans le crâne. Et puis il tombe sur un diacre qui porte sa croix pectorale en évidence, accrochée à une belle chaîne en or qui brille, d'un geste lent, il prend le temps pour la lui retirer et il lui dit, toi et tes crapules, vous m'en avez assez fait baver à Tiflis. C'est comme ça qu'ils ont retrouvé qui c'était, un certain Djougachvili qu'ils avaient renvoyé du Séminaire.

Pendant ce temps, je regarde dehors, il doit y en avoir une vingtaine. Alors, je me demande : mais comment ils vont repartir ? S'ils ont des chevaux, on pourra peut-être leur tirer dessus à ce moment-là ? Mais je ne vois pas de chevaux. Et là, d'un coup, en voilà un qui grimpe sur le toit du wagon, ceux de dehors se mettent à courir, ceux du dedans remontent le couloir, de voiture en voiture, avec le gamin et sa mère, le mari les suit, hésitant, mais l'autre serre la femme un peu plus fort et le mari abandonne la poursuite. On les suit à distance, et arrivés au bout : ils avaient décroché la locomotive ! Ils ont volé l'argent, et une locomotive ! Bon, visiblement, une locomotive, ça ne suffit pas pour faire la Révolution. Je ne sais plus quand c'était, sans doute en 1900, ou en 1901, ils l'ont arrêté depuis, ce Koba,\*\* en 1902, il doit encore être en Sibérie, et on n'entendra probablement plus jamais parler de lui."

Vsevo arrive à Petrograd, où il retrouve sa mère Sophie sur le quai de la gare. Il va vivre avec elle pendant les quelques semaines qui le séparent de son retour à l'Académie. Il la trouve fatiguée, vieillie, puis se dit que c'est un peu injuste qu'elle soit là, toute seule, quand il y avait tant de joie à Staryï Krym. Il a laissé derrière lui l'insouciance et une mer azur, il retrouve les eaux sombres de la Néva et l'agitation, la nervosité d'une ville irritée. Dans les rues, quelques soldats revenus du front de l'Ouest ont la mine sombre, et les visages tâchés de graisse noire des ouvriers des usines Poutilov leur répondent en silence.

Dans l'appartement de Sophie, seule l'odeur des bougies qu'on souffle devant les icônes apporte à Vsevo un sentiment de familiarité. Un fois seul, dans son lit, il sanglote. Il ne sait pas pourquoi, il ne sait pas que ce flou, ce vague à l'âme est son dernier chagrin d'enfant.

\* Un samovar permettait d'avoir de l'eau chaude pendant tout le trajet, et un stéréotype ferrociaire tenace voulait que les femmes responsables des wagons soit de confession israelite.

\*\* Koba était un héros populaire Géorgien et également un des premiers pseudonymes de Staline.

---

# 12\_Douze

Douze

\_"Comme la majorité des jeunes, j'ai d'abord été emporté par le nouveau courant politique. Mais il a commencé à montrer petit à petit ses sales petits côtés".\_

Et soudain, en une année, on vieillissait de cent ans. À la rentrée, Vsevo, comme tous les élèves de sa classe, ne rêve d'une chose, aller se battre contre l'Allemand, le Prussien, le Hongrois, gagner ses galons non plus sur les bancs de l'Académie, mais sur un navires de guerre, sur un navire en guerre.

D'abord, les blessés revenus du front se font discrets. D'après Kourakine, ils se terrent parce qu'ils ont honte d'avoir dû revenir. Stoliaroff, qui hésite souvent à le contredire, finit pourtant par lâcher :

- Non, ils ne se cachent pas, on nous empêche de les voir. Mon cousin, et il est pourtant artilleur, pas fantassin, il a perdu un œil et la moitié d'une main. Et depuis qu'il est revenu, il ne cesse de se plaindre, de dire que c'est une guerre qui ne sert à rien.

- C'est lui qui ne sert plus à rien pour cette guerre, dit Kourakine. Nous arrêterons le Prussien comme nous avons arrêté le Corse, comme tous ceux qui menacent la Sainte Russie et qui veulent dévorer l'Europe.

- Ceux qui reviennent sont ceux qui sont blessés, normal qu'ils soient aigris, dit Vsevo. Ce ne sont ni les morts, ni ceux qui sont encore au front, en train de remporter des victoires.

Chacun veut encore y croire, chacun rêve d'un uniforme d'active, de porter les épaulettes de son père. Entre les leçons et les exercices, les professeurs excitent le patriotisme des élèves et il ne se passe pas une journée sans qu'on chante la marche des Cadets :

\_" Que chacun croie et sache que les rayons du soleil perceront les nuages, un jour nouveau resplendira, et alors, à leur fourreau pourront retourner nos épées."\_

Mais on saisit parfois des bribes de conversation, des échos, et Kourakine fait aussi, sous forme de confidence, des comptes-rendus de ce qui se dit dans le salon de son père. Il termine à chaque fois d'un air docte, avec une sentence ou un aphorisme :

- Je crois qu'il vaudrait mieux quelques défaites franches qui galvaniseraient l'esprit de revanche de notre peuple plutôt que ces rumeurs de désarroi dans les hautes sphères.

Il tarabiscote ses phrases, comme toujours, mais cette fois, on sent un un flottement. Les trois garçons sont assis sur les marches de la Neva et un vendeur de journaux, qui n'a pas l'air plus vieux qu'eux, annonce : "une émeute, encore une émeute, un journal intéressant."

Kourakine, Stoliaroff et Vsevo ont plus de quinze ans, à présent. Kourakine connaît la Marseillaise par cœur.

- C'est la modernité, les gars. Je les soutiendrais, moi, ces types qui demandent des réformes, si les juifs ne leur foutaient pas dans la tête des idées venues de l'étranger.

- Tu joues à te faire peur avec la Révolution parce que tu es un Kourakine. Tu sais que quoi qu'il arrive, vous vous en sortiez bien, dit Stoliaroff, Mais nous…

- Moi, ce sont les femmes qui m'inquiètent, dit Vsevo. Les soldats qui reviennent du front gardent les dents serrées, mais leurs mères, leurs sœurs, leurs femmes… Ce sont les femmes qui sont dans la rue.

- Ah, ça, les femmes russes en colère…

À présent, ils pensent aux femmes tout court : ils ont quinze ans.

- Mon frère, il fréquente une danseuse depuis quelques mois. Mes parents attendent que ça lui passe. Et nous, alors ? dit Kourakine.

- Alors quoi, dit Stoliaroff. Aller se faire dépuceler au bordel ?

- Au bordel avant d'avoir gagné nos galons ? dit Vsevo. Ce serait comme manger le dessert avant le plat de résistance.

- Et si la guerre finit avant qu'on sorte de l'Académie ? dit Kourakine. On va finir puceaux ?

- Pour moi, c'est décidé, du coup, dit Stoliaroff. Je suis contre les socialistes : ils veulent que la Révolution commence pour que la guerre finisse !

---

# 13\_Treize

Treize

Ça n'existe pas, "La Révolution". Pas pour ceux qui la vivent. Parce qu'ils en ont vécu d'autres, des manifestations, des émeutes. Une révolution qui réussit, c'est juste, pour une fois, la répression qui échoue.

Personne ne sait, avant qu'elle tombe, que c'est cette goutte-là qui fera déborder le vase. Après, pour se rassurer, pour se dire que la prochaine fois, on verra les choses venir, on dit : " la prise de la Bastille marque que le coup d'envoi de la révolution française," et on oublie que le peuple brûlait les bureaux d'octroi depuis des semaines.

Mais il faut un récit glorieux pour asseoir le pouvoir une fois qu'on l'a pris. La preuve, c'est que les bolchéviques ont réussi à situer, pour toujours, la Révolution Russe en octobre. Parce qu'ils ne sont pas là, ou alors pas nombreux, le trois mars mille neuf cent dix-sept parmi les ouvriers des usines Poutilov qui descendent dans la rue. Le huit mars, même si ce sont des mouvements socialistes qui l'organisent, la marche dans les rues de Saint-Petersbourg est intitulée "journée internationale des femmes contre la vie chère," pas "manifestation pour reverser le régime tsariste." Alors, est-ce que la révolution avait commencé, en février ? Ou le huit mars ? Est-ce qu'il a fallu attendre le onze, et que la police tire encore sur la foule ?

Vsevo, lui, sait que si on demandait à son père, il ferait remonter tout ça à la défaite contre le Japon, quand tout a vacillé. Non seulement l'Empire Russe, mais une vision du monde. C'est la fin d'une naïveté chevaleresque qui faisait croire qu'on déclarait la guerre avant de la faire, qui faisait croire que la bravoure des soldats et le génie tactique des généraux permettaient de la gagner.

Mais l'entrée du monde dans la modernité, c'est la montée en puissance du complexe militaro-industriel.

Soixante-dix mille Russes tués dans la bataille de Tsushima. Et autant de japonais. Mais ce qui fait la différence, c'est l'artillerie, la capacité de production d'obus, la logistique, l'approvisionnement. Ce qui a permis à la Russie d'éviter une humiliation plus grande, ce n'est pas la qualité des tactiques militaires, c'est le transsibérien. Valéri est même persuadé que si l'on a perdu la guerre contre le Japon, c'est à cause des ingénieurs : ils ont laissé deux formats de voies différents, qui obligent à des transbordements absurdes au passage du lac Baïkal.

C'est peut-être cela qui l'a poussé à quitter la carrière et à devenir ingénieur dans le civil. Parce que la stabilité de la Russie dépend maintenant de sa place dans cette course en avant qu'on appelle le progrès.

Alors pour lui, la révolution, elle n'a jamais cessé de couver, depuis ce dimanche sanglant de janvier 1905. C'était déjà les ouvrier des usines Poutilov, que ce Gapone avait fait descendre dans la rue. Et bien sûr, ce Gapone, son association de travailleur, ce n'était rien d'autre qu'un syndicat. Mais il l'avait monté pour ainsi dire à la demande de la police, et puis il était prêtre, pas bolchévique. Et qui veut voyager loin ménage sa monture. Ces Smirnoff, ces Tchijoff, tous ces directeurs de manufacture et d'usine, ils auraient mieux fait de gérer le mécontentement en amont. Que ce soit avant ou après l'abolition du servage, il n'y a jamais eu de révolte sur les domaines de la famille Gousseff, qu'il s'agisse de Staryi Krym ou de Theodosia.

Mais on avait tout réformé à l'envers. Trop vite, et trop peu, et mal. Il aurait fallu remettre à leur place les patrons, et on aurait remis à leur place les ouvriers, et au lieu de ça, on a dû tirer sur la foule. Et comme pour s'en repentir, faire ces réformes à la va-vite. Sans ouvertement critiquer le Tsar, Valéri n'avait pas apprécié le manifeste de 1905, et encore moins la désastreuse réforme agraire de Stolypine, qui avait réussi à appauvrir les nobles sans enrichir la plupart des paysans. Après tout, c'est à ce moment qu'on a laissé se créer les soviets.

Mais malgré la Douma, malgré l'alternance incohérente de nouvelles libertés et de nouvelles répressions, depuis plus de dix ans, le Tsar reste le Tsar, les capitaux étrangers affluent toujours, et la Russie rattrape son retard industriel sur le reste de l'Europe, et s'il n'y avait pas… Oui, Vsevo l'a surpris, quand il en parlait en Crimée, lui, son père, le héros de la guerre des boxers, lui dont il espérait porter un jour les épaulettes de colonel, son père avait dit : "s'il n'y avait pas cette foutue guerre. Non seulement elle détourne l'acier des chantiers ferroviaires, mais en plus on s'y ridiculise. Tout ça pour aider les Français,et, pire, les Anglais."

Ce "on" n'était pas "nous, les Russes", c'était "eux, les industriels."

" Pendant la bataille des Carpates, on leur a livré des balles qui n'allaient pas dans leur fusil, et on voudrait que le moral des soldats nous porte vers la victoire ?"

Pour Vsevo, Stoliaroff et Kourakine, l'image de la guerre devient floue. Leur impatience d'aller y faire leurs armes, de montrer leur valeur et d'y apprendre à commander cède la place à une vague angoisse, celle qu'on ressent quand on monte à l'échelle d'un plongeoir, un mélange d'excitation, d'appréhension : et si ça se passait mal, là-bas ?

La hiérarchie de l'Académie fait tout pour rester une enceint étanche, pour empêcher que les cadets réalisent à quel point ça se passe mal, là-bas, mais aussi ici.

Car depuis la Révolution de février remontent les accords d'une musique qui en ce lieu paraît irréelle. Dès le premier mars, le gouvernement provisoire a promulgué le décret numéro 1.

- Je te dis qu'ils organisent des comités de soldats, dit Kourakine.

- Et alors, qu'est-ce que ça change ? Ils vont avoir le droit de se plaindre de la roulante ? Eh, c'est quoi cette tambouille ? raille Stoliaroff.

- Si c'était ça, tant mieux. Mais il paraît qu'ils récusent leurs officiers...

- Comment ça, ils récusent leurs officiers, demande Vsevo ?

- Ben, ils veulent élire leurs officiers eux-mêmes, dit Kourakine. Ils ont aboli la peine de mort dans les rangs, et il paraît que ça déserte en masse. Les trouffions veulent retourner au village.

- C'est donc ça que mon père craignait. Il me disait que des agitateurs arrivaient au domaine alors qu'ils devraient être au front, dit Vsevo.

- Bien-sûr, ça tourne un peu de travers, mais quand ils comprendront qu'ils vont se retrouver à la botte de l'Allemand et du polonais, les déserteurs, paysans ou pas, ils vont y retourner, au front, je vous le dis, moi, pour la Patrie, la foi et le Tsar ! dit Kourakine.

Et puis, comme les bielles d'un moteur, après avoir longtemps tourné de travers, se bloquent d'un coup, leur monde mental s'effondre lorsque le Tsar abdique.

Pour tous les cadets, c'est la consternation. Une sidération qui devrait arrêter le temps.

Mais le temps ne s'arrête jamais, et l'ambiance de liesse à Petrograd contamine même les élèves de l'académie.

Kourakine applaudit les gouvernements provisoires, toujours à poser au philosophe des lumières. La montée des soviets inquiète Stoliaroff, comme s'ils allaient venir lui demander des comptes à lui, pour les fautes des officiers du front. Mais tous reconnaissent qu'il se passe quelque chose. À tous les coins de rue, ou des boulevards, on voit des bandes de gueules noires qui écoutent des types debout sur des caisses.

---

# 14\_Quatorze

C'est fini, on ne traite plus Vsevo et ses congénères comme des enfants. Pendant des mois, les professeurs tentaient de maintenir une barrière étanche entre l'Académie et la vie extérieure, la vie civile. La ligne de mire, c'était la ligne de front, du moins si la guerre durait encore deux ou trois ans.

Maintenant, on ne les prépare plus à la guerre, mais au maintien de l'ordre. C'est que le pouvoir ne sait plus sur qui il peut compter. Dans les tranchées, la nouvelle du décret numéro a fait naître ce qu'il peut y avoir de pire au sein d'une armée en guerre : le flou. Des nouvelles de massacres d'officier remontent vers Petrograd, mais il est difficile de savoir la part d'exagération.

Les soldats les plus loyaux restent au front, mais tous les soldats du front ne comptent pas le rester. Cette guerre interminable qu'on livre pour les autres, les anglais, les français, les soldats ne veulent plus en entendre parler. Les blessés et les déserteurs remontent vers l'arrière et ils sont forcément un terreau favorable pour la propagande bolchevique. Qui est encore prêt à obéir aux ordres après trois hivers passés dans des tranchées glaciales ? Après trois récoltes perdues ? On mobilise des réservistes pour protéger les bâtiments publics, mais ils sont encore moins fiables que les autres. Non-seulement on ne sait rien de leur loyauté, mais en plus leurs réflexes militaires sont émoussés.

Le lieutenant instructeur Fédorov est remplacé par des officiers d'active : on passe de l'instruction à l'entraînement.

Kourakine disparaît pendant deux jours. Il revient livide, silencieux mais agîté.

- Mon oncle est mort.

- Mort ? dit Stoliaroff ? Mais comment ?

- De quoi veux-tu qu'il meure ? C'est la guerre, à l'ouest, ça ne te dit rien ?

- Oui, mais, c'est un officier...

- Tu crois qu'on devient immortel quand on reçoit ses galons ? demande Vsevo.

Pourtant, c'est vrai qu'inconsciemment, pour eux tous, le combat, le danger, c'est pour les hommes du rang, et pour les gars comme eux, les sous-officiers, ou des lieutenants, à la limite. Les colonels, comme l'oncle Kourakine, les généraux, ça dirige depuis l'arrière. Et puis Vsevo comprend soudain ce qu'a voulu demander Kourakine, sans vraiment oser. Qui a tué l'oncle Kourakine ? Un allemand, un prussien ? Ou un soldat bolchevique refusant d'aller se faire tuer contre eux ?

Stoliaroff tente d'alléger l'ambiance et il raconte à Kourakine comment on leur a enseigné le maniement des mitrailleuses pendant son absence. Le tac-a-tac et tout le corps qui tremble. Kourakine tente de montrer de l'intérêt, mais on sent qu'il n'y est pas. Il a l'air plus agité que triste.

- Tu étais très proche de ton oncle ?

- Non, dit Kourakine, ce n'est pas ça.

Stoliaroff se tait, un peu vexé que son récit de mitrailleuse n'ait pas plus de succès.

- C'est le Tsar, dit Kourakine après un silence. Ils m'ont raconté pourquoi il a abdiqué, comment ça s'est passé. Il voulait sauver la Russie, il ne voulait pas que le peuple détruise la monarchie sous prétexte qu'il n'aime plus son monarque.

- N'empêche, dit Stoliaroff, on ne se démet du pouvoir accordé par Dieu comme on décide de céder les clefs d'une usine, juste parce qu'on est fatigué que les ouvriers soient mécontents.

- Tu ne comprends pas. Il a demandé leur avis aux généraux de l'état major. Pas un ne l'a dissuadé. Et maintenant, ils se plaignent tous de sa lâcheté, alors qu'il n'a fait que les écouter.

- Et maintenant, on a ce drôle de double pouvoir, dit Vsevo. On ne sait plus qui décide qui. Le gouvernement provisoire ? Le Soviet ? Et jusqu'où ? Quand mon train a fait un arrêt à Koursk, il y avait des bagarres entre les soviets des ouvriers, des paysans, des soldats et les Zemtsvos.

- C'est de la connerie, cette histoires de soviets, dit Stoliaroff. Alexandre II a voulu réformer, ils l'ont assassiné. Alexandre III, lui, il a créé l'Okhrana\* (\* police politique du tsar), il maté les anarchistes, et c'est grâce à lui que la Russie devient une nation européenne et un pays moderne.

- Oui, enfin, s'il n'avait pas décidé de mourir tout seul à quarante-neuf ans, dit Kourakine, les nihilistes l'auraient peut-être bien faut sauter, lui aussi.

- Notre capitale, est moderne, Stoliaroff, dit Vsevo, mais entre ici et la Crimée, la Taïga n'a pas changé depuis Saints Cyril et Méthode. On vit moins vieux quand on est ouvrier ou mineur que quand on est paysan, tu parles d'une modernité ! Pas étonnant qu'ils soient dans la rue. Mon père dit que la solution, c'est la technique. On s'en fout, de savoir si un ministre est KD (constitutionnel démocrate) ou Socialiste révolutionnaire, il nous fait marrer, Marx, on s'en fiche de savoir à qui appartiennent les moyens de production, ce qu'il faut c'est qu'ils soient efficaces. Ce qu'il faut c'est améliorer les machines pour que les ouvriers russes soient heureux d'y bosser, et que les autres pays nous envient.

- Et eux, dit Kourakine, les ouvriers, ils finiront par rappeler le Tsar, parce qu'ils verront bien que lui, il n'a que la Russie au cœur. Ce n'est pas le cas des patrons d'usine, des syndicats, et encore moins des bolcheviques et de tous les parasites qui vivent de la colère du peuple.

La cloche sonne le rassemblement. Un officier qu'ils ne connaissent pas va prendre la parole. Il n'a pas un uniforme de la Marine. Avec l'agitation des marins de Kronstadt, les cadets sentent qu'ils doivent plus que jamais prouver leur loyauté.

" Cadets, l'été arrive. Certains d'entre vous ont presque achevé leur formation. Qu'ils n'écoutent pas l'agitation des faubourgs. La Russie respectera son engagement auprès de ses alliés, vous irez soutenir ces alliés ! Partout ! Sur la Baltique, en mer noire, en mer du nord, s'il le faut.

Pour les autres, pour vous, les plus jeunes, qui vous sentez privés de cet honneur, notre ministre attend de vous..."

Il laisse sa phrase en suspension. \_Notre ministre.\_ Le ministre de la Guerre et de la Marine, c'est Kerenski. Il y a un mouvement parmi les cadets. Chacun se demande si Kerenski est son ministre. Chacun se demande si Kerenski est le ministre de son voisin. Un socialiste révolutionnaire ! Est-ce que certains son fatigués des brimades des officiers ? Au contraire, est-ce que certains pensent qu'on laisse s'installer le désordre ? Kerenski, un menchevique, pas un bolchevique comme Lénine. Lénine, qu'on a laissé revenir de l'étranger, avec la complicité des allemands. Kerenski, un menchevique, donc, un fragile... Maintenant qu'on n'a plus de Tsar, qu'au moins ça change vraiment. Qui est la peste, qui est le choléra ? Et tous gardent le silence car personne ne sait ce que pense son voisin.

" Notre ministre veut que vous l'aidiez à maintenir l'ordre. Le premier ministre Guéorgui Ievguienievitch Lvov et lui vous demandent de prendre votre part dans le maintien de la stabilité de notre pays. Le lieutenant Fédorov vous transmettra les détails des affectations des Cadets. La Russie compte sur votre loyauté."

---

# 15\_Quinze

- Qu'est-ce que ça veut dire, la loyauté ? Maintenant qu'il n'y a plus de tsar, à qui est-ce qu'on doit être loyal, à qui est-ce qu'on peut être loyal ?

- Tu ne sais plus qui défendre ? Demande toi qui combattre ! dit Stoliaroff. " Tout le pouvoir aux soviets," c'est ce qu'ils crieront encore demain. Si c'est le soviets des soldats, des ouvriers et des paysans qui décide du sort des officiers de Marine, il vaut mieux arrêter l'Académie et devenir menuisier comme mes aïeux.\* (\* Stoliar veut dire menuisir. Les noms de famille dérivant d'un nom de métier sont rarement des noms de famille de haute noblesse)

- Et toi, Vsevo, t'en penses quoi ? dit Kourakine.

Vsevo y pense depuis des mois, sans oser en parler. L'okhrana, la police politique du tsar, existe encore. Dieu sait à qui elle rapporte maintenant. Au ministre, sûrement.

Un soldat ne devrait pas avoir à penser à la politique. Certains disent que le général Kornilov veut devenir ministre des armées. Mais il parle plus de redresser la discipline dans les rangs que de gagner la guerre contre les puissances centrales. C'est vrai, les marins de Kronstadt sont comme une mer qui gronde, une houle qui se lève et chaque vague menace de dépasser le seuil critique au-dessus du quelle elle déferlera sur la ville. Depuis qu'il n'est plus nécessaire d'appartenir à la noblesse héréditaire pour entrer à l'Académie, depuis les mutineries de mille neuf cent-cinq, chacun se demande qui est loyal à qui. Et maintenant, on change de Douma tous les quatre mois, et le gouvernement est toujours "provisoire."

- Moi, dit Vsevo, je crois qu'on est au-delà de la loyauté. Ce qu'il faut éviter, c'est le bordel, le bardak, le chaos. Sinon, si le pays s'écroule, qui décidera à qui on doit obéir ? Les Allemands, les Prussiens, les Polonais ?

- Être loyal aux Polonais ? Kourakine se réveille. À des catholiques, des papistes ? Voilà, il faut être loyal à l'orthodoxie. Ce qui unit la Russie, de ton Ioufan dont tu nous parles à chaque fois que tu reviens de Crimée, à mon père à moi, ce qui soude le peuple russe, c'est l'orthodoxie.

C'était il y a longtemps, loin, bien avant les enclaves, le saint empire romain germanique n'existait pas encore, l'empire Carolingien n'existait déjà plus. La chrétienté avançait, et partout on sentait que c'était elle qui consoliderait les pouvoirs. Deux frères, deux moines, deux érudits de Théssalonique furent envoyés au nord de la mer noire. Là-bas les Khazars avaient embrassé le judaïsme, mais le nouvel évangile n'était pas encore parvenu jusqu'à eux. Les deux religieux, Cyril et Méthode, savaient que jamais la chrétienté ne pourrait conquérir l'Orient en latin, en grec ou en hébreu, il faudrait conquérir les slaves avec la langue qui parlait à leur cœur. Cyril et Méthode forgèrent une liturgie, un alphabet, et arrachèrent du Pape Adrien II l'autorisation de s'en servir pour conquérir l'Orient. Ils ne savaient pas que ce qu'ils voyaient comme une oeuvre de conquête de la chrétienté unie allait dessiner la ligne de fracture qui déchirerait l'Europe pour des siècles, une ligne invisible autour de laquelle les hommes continuent à s'entre-égorger sans vraiment comprendre pourquoi.

---

# 16\_Seize

\_" Nos principales demandes sont les suivantes : que le gouvernement Russe déclare publiquement, par un acte spécial, qu'il ne s'oppose pas à la volonté populaire de l'Ukraine et au droit de notre peuple à l'autonomie. Sans rompre avec l'État russe, le peuple Ukrainien doit être libre de vivre sa propre vie sur son propre sol."\_

Premier \*universal\* de la rada d'Ukraine.

Pour Stoliaroff et Kourakine, le premier universal de la nouvelle assemblée d'Ukraine est une nouvelle parmi d'autres dans l'ambiance générale de délitement de la réalité. Mais la Révolution vient de frapper Vsevo au cœur. Depuis l'abdication du Tsar, l'Empire a perdu son Nord. La Révolution fait tourner la Russie sur elle-même, c'est une force centrifuge qui menace d'éjecter tout ce qui est en périphérie. Du Caucase, déjà, étaient parties des salves de contestation : la conscription pesait trop lourd sur des peuples qui ne comprenaient pas en quoi cette guerre à l'ouest méritait qu'on y envoie leurs fils. Et puis la Finlande, les Baltes, toutes les marges de l'Empire.

Mais pour Vsevo l'Ukraine n'a jamais été à la périphérie. Pour lui, qui est né à Mohilev, la petite Russie, la Russie blanche, la Rus de Kiev, sont les aïeules d'un seul empire, et l'empire est une famille, sa famille, la famille de son père, la patrie. Il reçoit la nouvelle sans pouvoir la comprendre.

Aucun des colons qui ont travaillé dur à cultiver une terre qui n'était pas la leur ne peut comprendre qu'elle cherche à rejeter celui qui l'a rendue fertile. Aucune famille abusive ne peut comprendre celui ou celle qui cherche à la quitter. Vsevo passe sa nuit les yeux ouverts, incapable d'esquiver les questions qui accélèrent son souffle.

Où est son père, à présent ? Son chantier dans le sud-ouest, proche de Belgorod, est-il encore en Russie ? Ou a-t-il déjà commencé à travailler sur la basilique qu'ils construisent là-bas, à l'est, près de l'Oural ? Il ne reste que quelques semaines avant que Vsevo le retrouve en Crimée, alors, il le suppliera de se réconcilier avec sa mère Sophie, de venir à Petrograd, et...

C'est le clairon, c'est le réveil, aujourd'hui, on saura où l'on montera la garde.

---

# 17\_Dix-sept

Tout a commencé en chansons. Toutes les marseillaises, la française, et celle des étudiants, celle des travailleurs, issue d'un poème de Lavrov. C'est elle que le gouvernement provisoire a choisi comme hymne après l'abdication du Tsar, peut-être pour contrer la popularité montant de l'Internationale des bolcheviques.

On a entendu les deux au début de la manifestation, avant que les slogans ne prennent le dessus, puis que l'un deux remplace tous les autres : "Tout le pouvoir aux soviets !"

Cette fois on sent l'influence des bolcheviques sur la foule. " Tout le pouvoir aux soviets !"

À côté de Vsevo, le Garde-Marine ( Note Bas de Page : élève officier de dernière année avant de devenir Mitchman, soit sous-lieutenant) attend une instruction, les mains crispées sur la mitrailleuse. "Tout le pouvoir aux soviets." Ils sont moins d'une dizaine d'hommes pour défendre ce bâtiments d'où les jeunes conscrits partent au front. Vsevo a beau être du bon côté de la mitrailleuse, c'est la foule qui semble avoir le dessus. Elle s'avance. Trop. Vsevo entend un ordre qu'il ne comprend pas bien. Le servant de la mitrailleuse tire une salve de semonce vers le ciel. La foule la plus proche se comprime avec un cri de surprise, suivi de quelques secondes de stupeurs. Plus loin, comme ignorant le drame qui se prépare à quelques mètres d'eux, des manifestants chantent encore un couplet de Lavrov.

En réponse, comme en rythme, le bruit de la mitrailleuse, puis d'une autre, en face. Dès les premières rafales, c'est la conscience de Vsevo qui se fragmente. Tac tac tac. Une joue entière arrachée, impossible à ne pas voir. Les paroles de l'hymne, sans musique, sans mélodie, répondent en écho aux détonations : "Nous irons vers ceux qui ont faim." Une femme court, les jambes entravées par sa robe, secouée par une rafale. " Debout, debout, travailleurs." Un marchand opportuniste venu vendre ses pastèques aux manifestants est projeté au sol. Est-ce du sang ou la pulpe d'un fruit qui constelle le bâtiment, derrière ? Tac tac tac, comme la caisse claire d'une fanfare militaire, " Allons parmi les frères souffrants." Au milieu du carrefour entre la rue Sadovaïa et la perspective Nevski, les cadavres s'amoncellent déjà. Un cheval sans cavalier se cabre, hennit, piétine un corps pour faire demi-tour et s'enfuit, et la cadence de ses sabots refuse de s'aligner sur celle des mitrailleuses. "La faim alors que les autres profitent, alors qu'ils jouent en bourse . " Un homme court si vite que ses pieds ne touchent pas le sol quand la rafale l'atteint. Sans appui, son corps bascule, horizontal dans l'air, suspendu un instant avant de s'abattre, et sa tête rebondit contre un rail de tramway. "En avant, le peuple crie vengeance." Un autre homme, au contraire, tient son manteau plié sur son avant-bras. Il a son chapeau sur la tête, il s'éloigne à pas tranquilles, comme si l'insurrection ne le concernait pas.

"Dans ta sueur, l'avare déchire ta dernière miette de pain." Des marins attrapent leur couvre-chef et le tiennent à la main. Même lorsqu'ils fuient pour sauver leur vie, il ne faut pas perdre un élément de l'uniforme. Vsevo sait que les sanctions des officiers sont terribles si on perd son calot.

Les manifestants qui fuient dans la rue Sadovaïa tombent sous les balles. D'autres, plus lucides, désertent le centre de la perspective Nevski et s'enfuient en rasant les bâtiments. " Contre les voleurs et les chiens, contre les riches..." Une femme s'enfuit, penchée en avant, sans courir. C'est qu'elle protège une enfant, qui doit avoir huit ou dix ans. Pour le moment, les balles les épargnent, mais personne autour ne vient les protéger.

" Et monte vers une aube sanglante le soleil de la vérité et de l'amour fraternel." Trois hommes trébuchent, touchés aux jambes. Seul l'un d'eux a le temps de mettre ses mains en avant. Ils se relèvent tous les trois en boîtant. " Et l'amour fraternel..." Certains fuient, d'autres s'avancent, le flux et le reflux : ce sont des gardes rouges. Des milices qui s'organisent toutes seules, par usine, qui ne prennent d'ordre ni des socialistes récolutionnaires ni du gouvernement provisoire. " Et l'amour fraternel..." Vsevo reçoit des éclats de pierre sur le visage. Puis un coup au ventre. Un marin lui arrache une épaulette, le cogne, et le cogne encore et soudain s'abat sur le sol. La silhouette qui s'effondre laisse apparaître une femme en uniforme, terrifiante, le fusil encore fumant, et qui déjà bouscule Vsevo et s'installe derrière la mitrailleuse. Tout est allé si vite que Vsevo n'a même pas vu mourir le servant de la mitrailleuse. La soldate appartient aux bataillons de femmes que Kerenski a enfin autorisé à se former. Ces guerrières loyalistes veulent faire honte aux soldats qui refusent le combat sur le front de l'Ouest. La tournure des événements a soufflé au ministre de la guerre d'en garder quelques compagnies pour appuyer les cadets restés loyaux.

La sidération fait place à l'instinct de survie et Vsevo passe à la soldate une bande de munitions. Déjà, les échauffourées se sont déplacées plus au nord, les bruits de balle s'éloignent. " Et monte vers une aube sanglante, le soleil de la vérité et de l'amour fraternel."

---

# 18\_Dix-huit

L'odeur de la poudre et l'odeur du sang dans les rues de Petrograd.

Lors des scènes de chaos, Vsevo a cru voir des cadets se ranger du côté des insurgés. Sur son coude il sent la pression de la soldate : il n'y a plus de munition, il faut se replier. Des renforts loyalistes commencent à faire refluer les émeutiers et leurs gardes rouges.

" Ne rejoins pas l'Académie ce soir, gamin, les marins traînent autour, s'ils t'attrappent en uniforme, tu vas passer un mauvais quart d'heure. Remonte la rue Sadovaia, il y a des cadets là-bas, on verra ce qu'on fait de vous. " Au lieu de lui faire un salut militaire, elle le serre rudement dans ses bras, puis retourne vers la perspective Nevski.

Alors la dissociation cesse.

Les émotions tenues à distance par le bruit, par le danger tentent d'affleurer à la conscience de Vsevo. Elles deviennent une menace : il faut d'abord se mettre à l'abri. Vsevo commence à courir, il descend la rue Sadovaia, arrive sur les quais de la Fontanka. La vue des berges, de l'eau, lui apporte un répit et il reconnaît Kourakine et Stoliarov. Ce dernier a une coupure sur le front, du sang dans les sourcils. Kourakine, lui, regarde vers le canal, les mains posées sur la rambarde, des halètements amples et rapides soulèvent son dos. Ils veulent retourner à l'Académie, mais Vsevo les en dissuade.

Les rues se vident, ceux qui se croisent se fuient, la situation est moins claire que le ciel. Au mois de Juillet, à la latitude de Petrograd, il ne fait jamais vraiment nuit. Vsevo propose de rejoindre l'appartement de sa mère. Ils éviteront ainsi les bâtiments militaires et pourront retourner à l'Académie quand la situation sera moins trouble.

- Mais les officiers croiront qu'on a fait défection, dit Stoliaroff.

- Avec qui étiez-vous ? demande Vsevo. Est-ce qu'ils pourront témoigner en votre faveur ?

- Oui, il y a les grade-marines, et l'officier Vereshaguine...

Kourakine, qui n'a encore rien dit se retourne.

- Et ils pourront demander aux Russes qu'on a tués s'ils étaient contre le gouvernement, ou simplement pour l'approvisionnement. Ces russes qui demandaient du pain et qui on reçu du plomb.

Il est livide, ses mains tremblent. Stoliaroff s'apprête à discuter et Vsevo lui dit : "Laisse, Mikhaïl." Il s'approche de Kourakine, le prend dans ses bras et le serre comme la soldate l'a serré lui. Kourakine ne réagit pas mais il se laisse faire.

- Il faut se planquer chez ma mère, mon vieux, dit Vsevo.

Il l'entraîne et se met à courir, juste assez vite pour qu'ils n'aient pas assez de souffle pour parler.

Sur la porte il y a écrit Sophie Kostenko, le nom de jeune fille que sa mère a repris depuis son divorce. Pour la première fois, sans doute à cause du choc de l'universal de la Rada, Vsevo réalise que c'est un nom ukrainien. Il frappe à la porte, et rien ne se passe. Il faut qu'il crie : " Maman, c'est moi, c'est Vsévolode !" pour que la porte s'ouvre sur le visage renfrogné d'une jeune cuisinière. Derrière, Sophie Maximovna a l'air effrayée, elle tient une canne à la main et semble prête à s'en servir comme d'une arme, ce qui fait sourire Vsevo. Lorsqu'elle le reconnaît, elle fond en larmes et ordonne à la cuisinière, en français, de le laisser entrer.

Dans le vestibule, puis dans le petit salon, les trois cadets prennent conscience de leur état : les uniformes tâchés de sang et l'odeur de la sueur, de la poudre, contrastent avec la délicatesse du logement bourgeois de sa mère. Rien ne laisse apparaître qu'on manque de pain à Petrograd. Pourtant sa mère s'excuse du peu qu'elle a à leur offrir. Ce n'est pas quelle manque d'argent, c'est que tout est difficile à trouver.

La cuisinière ne discute pas quand Sophie lui demande de préparer quelque chose pour les trois adolescents, mais son visage se ferme un peu plus : il doit être deux heures du matin. Sophie repasse au russe.

- J'avais peur que ce soit elle qui cède la première à l'appel des socialistes, tu sais, ces Français ont un goût pour les révolutions. Mais c'est la gouvernante qui est allée manifester. Je suis perdue, je ne sais pas ce qu'ils nous reprochent. Je leur paie leurs gages rubis sur l'ongle, elles ont droit à leur repos, leur chambre, on n'a jamais battu personne.

Vsevo, Stoliaroff et Kourakine acquiescent de la tête, mais aucun d'entre eux ne relance la conversation. Ils viennent de voir mourir des femmes et des hommes pour la première fois de leur vie, il ne leur reste plus de compassion pour s'émouvoir des problèmes de personnel d'une maîtresse de maison.

Le retour de la cuisinière interrompt le silence qui commence à devenir gênant.

Elle a servi des pommes de terre, avec des boulettes de viande qui semblent surtout contenir de la farine et des oignons. Sophie se retire et les trois cadets se retrouvent à l'étage, dans la chambre de Vsevo. Il propose son lit à Kourakine et montre à Stoliaroff une chambre d'amis.

Une fois redescendu au salon, il n'y a plus ni bruit, ni course, ni sa mère pour retenir ses émotions. Les images reviennent. Une joue arrachée, un homme fauché en pleine course, un cheval qui s'affale et une foule qui menace, une foule qui s'approche, en boucle, qui ne vous atteint jamais mais qui menace, qui menace... Il voudrait pleurer mais sa gorge n'est qu'un nœud. Pourtant on entend des sanglots. Il remonte l'escalier. Il fait exprès de faire du bruit, pour laisser à Kourakine le temps de retrouver une contenance. Il frappe à la porte et Kourakine répond :

- Entre mon vieux, j'ai dû prendre un chaud et froid avec tout ça.

Mais quand Vsevo entre il se remet à pleurer franchement, assis sur le lit. De l'autre côté du mur, Stoliaroff ronfle.

- Des Russes, mon vieux, on tire pour la première fois, et on ne tue pas des Prussiens, des Allemands, on tire sur des Russes. J'aurais pu supporter qu'on tire sur des Français, c'est des alliés, bien-sûr, mais bon, c'est des Français. Mais on s'est tirés dessus nous-mêmes.

- Je sais, je sais, dit Vsevo, mais...

Vsevo voudrait dire : "qu'aurait-on pu faire d'autre ?" mais un mot de plus et il se mettrait à pleurer, lui aussi. Et puis, ils ne savent pas qui blâmer. Les bolcheviques, qui excitent les foules avec leurs idées venues de l'étranger ? Les gardes rouges, ces milices de manufacture, auxquelles les soldats donnent en douce leurs armes, et qui ne répondent à personne ? Les Poutiloff et autres patrons d'usine, qui exploitent les ouvrier jusqu'à la colère ? Le gouvernement provisoire qui gère si mal la guerre, au font comme à l'arrière ?

Le peuple est épuisé, tout le monde est épuisé, et au matin, Stoliaroff trouve Kourakine endormi sur son lit, toujours en uniforme, et Vsevo en caleçon, à ses pieds, allongés sur un tapis.

- Les gars...

Vsevo se réveille d'un coup.

- Quelle heure est-il ?

- Il doit être cinq heures.

C'est dur à dire, l'été, avec la nuit qui ne tombe jamais.

Vsevo ne veut réveiller ni sa mère ni la cuisinière. Il fait chauffer l'eau et trouve la réserve de "pastiels," ces confiseries avec lesquelles on sert le thé.

- Je reviens, dit-il après avoir servi ses camarades.

A l'étage, il entrouvre la porte de la chambre de sa mère. Elle dort sur le dos, les poings serrés, les sourcils froncés, le visage contracté. Vsevo la plaint. Malgré la réserve de confiseries, malgré la gouvernante, la cuisinière, il sait que sa vie n'est plus enviable, aujourd'hui. Personne ne racontera son histoire. Contrairement à son père, elle n'a pas d'anecdotes de voyages, pas de hauts faits de guerre. Quand son mari partait de longs mois, elle restait en Russie, tantôt à Mohilev, tantôt à Petrograd, là où il lui disait d'être, occupée à recevoir, à échanger avec d'autres femmes d'officier. Finalement, Vsevo la connaît moins bien que sa niania, la nounou qui les accompagnait d'une affectation à l'autre. Puis, comme ça se faisait pour les garçons de son âge, il avait été envoyé en pension, et la niania avait été renvoyée en Crimée, où elle vivait tout près de chez Ioufan. Elle non plus, personne ne dirait son histoire.

Sophie s'était retrouvée seule, comme la filiale locale de la maison Gousseff, pendant que Valéri, à défaut de se couvrir de gloire, montrait sa loyauté dans la défaite impériale des marges de l'Orient.

Sophie n'a connu ni grande souffrance ni grande satisfaction, et maintenant, alors que dehors le monde s'effondre, elle dort comme elle vit, dans une irritation triste qui remplit Vsevo de pitié. Il s'assied au bord du lit. Sa mère se réveille. Elle s'assied maladroitement. Elle lui semble vieillie alors qu'elle n'a pas quarante ans. Il la serre dans ses bras. Elle semble d'abord un peu embarrassée. Puis, pour un instant seulement, ils retrouvent des sensations d'enfance, quand elle, Valéri et Vsevo vivaient encore à Mohilev. En bas, Kourakine et Stroliaroff s'agitent. Il est temps d'y aller.

---

# 19\_dix-neuf

La Russie n'a jamais eu conscience de son corps, de ses limites. Quand la couronne britannique construit son empire, elle sait sans aucun doute qu'elle conquiert, qu'elle soumet des peuples extérieurs, tout ce qui n'est pas l'Angleterre isolée par la mer est soit un allié, soit un ennemi, soit une colonie potentielle.

La Russie, elle, ne sait ni quand ni où elle est née, Rus de Kiev, Varègues, et elle ne sait surtout pas quand commence l'étranger.

En 1917 l'Empire Russe compte plus de musulmans que l'empire ottoman, et le Tsar, clef de voûte qui fait tenir l'édifice tant bien que mal, a abdiqué au mois de mars. Le gouvernement provisoire sait qu'il faut une nouvelle mythologie pour éviter l'effondrement. Ce sera l'élection d'une assemblée constituante. Pas un jouet dans les mains du Tsar, comme le furent les premières doumas, non, une assemblée élue par tous. Les femmes comme les hommes, les russes comme les inorodtsy, les indigènes, comme on dénomme les habitants des contrées satellites, et par un scrutin libre, c'est à dire un scrutin secret.

Après le traumatisme des journées sanglantes de Juillet, la loi électorale arrive comme un nouveau souffle d'espoir pour un peuple épuisé par les manifestations, la guerre, les privations, et l'ambiance générale de défiance, de complots, d'exaspération. Les cadets ne parlent que de cela.

- De toutes façons, ils vont les annuler, dit Stoliaroff.

- Sûrement pas !, dit Kourakine, pas après le bardak des négociations pour définir les modalités de vote. Vous auriez vu les délégations se succéder, dès le mois d'avril, pour choisir entre scrutin majoritaire ou proportionnel ! Et qu'on s'écharpe sur le nombre d'habitants par député, et voilà que les azéris se foutent sur la gueule avec les arméniens...

- Mais tu y étais, toi ? dit Vsevo ?

- Mon père, oui.

- Ton père gère les affaires des mencheviques?

- Tu parles, ils ont besoin de militaires de longue date pour aboutir à des accords. Surtout avec les cosaques. Ceux-ci ne sont fidèles qu'au pouvoir, à la force, faut pas venir avec un bureaucrate social-révolutionnaire si tu veux qu'ils t'écoutent. Et puis heureusement qu'il y avait des nobles pour calmer le patriarche. Lui, il ne ferait voter que le clergé, s'il le pouvait. Il t'écraserait les mennonites, et je ne te parle pas de l'Ouest, qu'il mettrait à feu et à sang.

- Déjà que les Allemands y sont, dit Stoliaroff.

- Ça motivera peut-être les troupes à regagner ces territoires, histoire de voter pour la première fois, dit Vsevo.

- C'est pas si simple. Entre ceux que la loi électorale considère comme des Russes, et qui voudraient être indépendant et ceux qu'elle considère comme indigènes et qui trouvent que ça les diminue... Regarde le Caucase : des russes, des azéris, des tcherkesses, des arméniens

- Et alors, ils ont décidé quoi ?, dit Vsevo.

- Une seule circonscription, dit Kourakine. Mais ils auront trente-six députés, ça permettra de représenter tout le monde.

- Vous imaginez, les gars ? Une assemblée constituante ? Fini le bordel, et on n'aura plus de leçons à recevoir des alliés. On sera l'empire le plus démocratiques ! Plus démocratiques que les français ! Eux, ils ne laissent pas les femmes ne voter !

- Avec un peu de chance, ça remontera le moral des troupes, et on finira cette chienne de guerre par la victoire !

- Sauf que la guerre, on la perd, dit Kourakine. Depuis l'échec de Kerenski, en juin, l'armée est comme une voile qui faseye.

- Faudrait retendre le nerf de chute, dit Stoliaroff, content de prolonger la métaphore maritime.

- C'est pour ça que Kerenski a nommé Korniloff à la tête de l'état major des armées.

- Sauf que vous ne connaissez pas Korniloff, il n'est fait que de nerf et ça pourrait provoquer notre chute, dit Kourakine.

- Qu'est ce que tu voulais qu'il fasse, Kerenski ?, dit Vsevo. Tant que les voiles ne prennent pas le vent, les coups de barre, c'est du théâtre.

- Kerenski a nommé Korniloff, très bien, finie la démocratie dans l'armée, et peine de mort pour les déserteurs, dit Stoliaroff. Mais bordel, pourquoi ils désertent ? Qu'est ce qu'il se passe là-bas pour qu'ils ne veuillent plus défendre la Russie ?

- Là-bas ou ici, dit Kourakine. C'est quoi, la Russie, maintenant ? Je veux dire, Vsevo, toi, moi, on a de la terre, on défend ce qu'on tient entre nos mains, mais eux ? Ils sont en-dessous, ils creusent le charbon du Donbas, on les sort de là, on les fout au front ? Pour quoi ? Pour qui ? Pour le Tsar ou l'église, oui, on se bat. Mais mourir pour Kerenski ? Tellement fragile qu'il fait appel à Korniloff pour abolir les réformes qu'il a lui-même décrétées en mars ? Mourir pour les anglais qui nous ont laissés tomber face aux japonais il y a à peine plus de dix ans ?

- Attention, Kourakine, tu parles comme un Bolchevique. Ça va bientôt être notre tour, au front, tu vas te défiler ?

- Arrête ça, Stolia, tu sais que je suis prêt à mourir pour l'avenir de la Russie. Mais qui tient l'avenir de la Russie dans ses mains, tu le sais, toi ? Kerensky ? Korniloff ? Ou Trotsky et le soviet des ouvriers et des soldats ?

- Korniloff et Kerenski, franchement, c'est le mariage de la carpe et du lapin, dit Vsevo.

En fait de mariage, le divorce a lieu avant les fiançailles. Korniloff est un cosaque originaire du Kazakhstan. À Petrograd, on le prend pour un type un peu brutal. On raconte comment, encerclé par les japonais à Moukden, il s'est retrouvé à court de munitions. Au lieu de se rendre, il a motivé ses soldats, les a fait patienter tapis jusqu'à ce que l'ennemi vienne les cueillir, et là, ils ont chargé à la baïonnette, ils ont éviscéré ce qu'il fallait d'adversaires pour s'en tirer et rejoindre le reste de l'armée en retraite. Bien-sûr, il veut rétablir une discipline impopulaire, mais les soldats savent que c'est un combattant, peut-être que leur soviet le soutiendra. Enfin, Kerenski pense qu'il arrivera à le piloter : ce n'est qu'un cosaque du Kazakhstan, Kerenski, lui, a fait l'université, il croit au triomphe de la ruse et de l'intelligence. Mais il oublie que Korniloff vient de là, de "l'intelligence", du renseignement. Korniloff ne tourne pas ses phrases aussi bien que Kerenski, mais il peut les dire dans une dizaine de langues : ses années de service oriental, espion militaire utile dans toutes les conquêtes devraient rendre Kerenski plus méfiant. D'autant que derrière les coups de menton virils de Korniloff, il y a toute la Réaction, les patrons des usines, les directeurs des mines, tous les bourgeois, plus encore que l'aristocratie.

Mais les coups de mentons ne font pas gagner la guerre, et le mois d'août mille neuf cent dix-sept voit l'armée russe encaisser de nouvelles défaites, sur le front balte, sur le front sud-ouest. La propagande bolchevique prospère sur le rejet de cette guerre interminable, et Korniloff est un homme de réseau. De Petrograd lui parviennent des échos qui paraissent irréels : cette fois-ci, les bolcheviques sont prêts, ils vont prendre le pouvoir par la force.

Korniloff charge le général Krymoff de marcher sur la capitale avec le troisième corps de cavalerie pour libérer la ville.

Lorsque Kerensky lui demande de rappeler ses troupes, Korniloff lui fait répondre qu'il sait tout. Il sait que Kerenski n'est plus libre de sa parole, qu'il est otage des bolcheviques. Est-ce qu'il le croit vraiment ? Est-ce qu'il veut le croire parce qu'il est grisé par la possibilité de s'installer à la tête d'une dictature militaire ? Il y a chez les grands hommes une fine membrane poreuse entre l'ambition dévorante et le sens du devoir sacrificiel.

---

# 20\_Vingt

Mais la marée s'inverse. Stoliaroff, Kourakine et Vsevo sont envoyés avec d'autres cadets au sud de l'Amirauté.

- Oh, mais je te reconnais, toi. T'es le cadet qui nourrissait ma mitrailleuse.

La deuxième compagnie du premier bataillon de femmes est restée à Petrograd. Kourakine fait la moue. Il murmure à Stoliaroff :

- Tu parles d'une époque, au lieu de défendre les femmes, c'est elles qui nous défendent.

Il a murmuré trop fort.

- Tu ne nous défend pas, tu nous obéis, Cadet. On ne vous apprend pas à reconnaître les grades, à l'école navale ? Sous-lieutenante Ioura Alexandrevna Bakhmietieva.

Les cadets se redressent mais ne vont pas jusqu'au salut militaire, peu sûrs de qui ils dépendent vraiment.

Après l'installation vient l'attente. Au départ, la tension serre les mâchoires. Puis on s'habitue, on se relâche, on s'ennuie. Et des nouvelles arrivent d'on ne sait où, comme portées par le vent.

- Qu'est-ce qu'il fout, alors, Korniloff. Il remonte ou quoi ?

- Tu parles, lui, il est resté sur le front, je te rappelle qu'il a une guerre à cesser de nous faire perdre.

- Bon, mais Krymoff ?

- Il n'avance plus.

- Pourquoi il n'arrive plus, il hésite ?

- Non, c'est les bolcheviques.

- Quoi les bolcheviques ?

- Ils soutiennent Kerenski, maintenant.

- Mais ils le traitaient d'affreux petit bourgeois hier ? Je croyais qu'ils lui demandaient la tête de ses dix ministres capitalistes ?

- C'est leur manière de l'affaiblir, tiens.

- Mais quoi, ils ont un corps de cavalerie, eux aussi ?

Cette fois, c'est Stoliaroff qui parle.

- Ils ont mieux que ça. Ils ont les cheminots qui bloquent les voies ferrées, ils ont les ouvriers qui creusent des trous dans toutes les routes, ils ont tous les télégraphistes qui empêchent la transmission des ordres.

La capitaine Bakhmeteva, qui fait des allers et retours pour vérifier que chacun est prêt à repousser l'assaut qui ne vient pas, puis finit elle aussi par abandonner son maintien un peu théâtral et se mêle à la conversation.

- Oh, c'est pire que ça. Ils ont maintenant une vraie petite armée. Kerenski l'a pour ainsi dire reconnue.

- Quoi, les gardes rouges ?, demande Vsevo.

- Exactement. On va nous demander, à nous, de nous battre contre le chef d'état major nommé par Kerenski lui-même, et aux côtés des Gardes Rouges. Je vais t'avouer un truc, soldat. Nous, là, les femmes de ma compagnie, on a été virées par la commandante Botchkarova. Elle nous trouvait trop molles pour aller mourir en Pologne, en Ukraine ou en Lituanie. Elle a expulsé toutes celles qu'elle accusait de flirter avec les instructeurs... Flirter, tu parles, on nous a tondu les cheveux, comme à n'importe quels soldats. Il suffisait qu'on rie devant un officier pour qu'elle nous mette dehors. Je vais te dire, quand on lui a demandé qui recruterait sa relève, elle a répondu : "Quelle relève ? Nous irons là-bas, et nous mourrons." Alors celles qui sont là, elles ne rêvent que de se racheter. Mais on préférerait mourir au front, même avec Korniloff, que de se battre ici contre lui, aux côtés des gardes rouges.

Vsevo remarque que parmi les soldates, certaines font la moue, pas certaines d'adhérer à ce que la capitaine Bakhmetieva vient de dire. Et après trois ans de guerre et six mois de révolution, c'est aussi le cas de certains soldats du général Krymoff.

Pourtant, Krymoff est monté avec la division sauvage, ces cosaques dont la fidélité est attisée par le goût du pillage. À quelques kilomètres de là où attendent les femmes et les cadets, le train de Krymoff est arrêté par les cheminots. Les soldats ne savent pas comment réagir. Ils s'attendaient à être accueillis par la troupe, et c'est une foule qui les harangue, menée par quelques députés bolcheviques qui les accueillent sans agressivité. Le visage contre la vitre de son wagon, Krymoff voit ses soldats faire défection par dizaines. Il accepte alors d'aller rencontrer Kerenski.

On renvoie les cadets à l'Académie. Sur le trajet, on voit les gardes rouges défiler en plein jours autour de leurs usines.

Le premier septembre, Kourakine rejoint Vsevo et Stoliaroff, la mine défaite.

- Krymoff... Mon père lui a parlé, hier. Il venait de voir Kerenski. Il lui a expliqué que c'était pour défendre le gouvernement provisoire que Korniloff les avait envoyés, pour défendre le gouvernement légitime contre le soviet de Petrograd, contre les bolcheviques. Mais Kerenski a fait semblant de ne pas comprendre.

- Tu parles, il a eu peur de la bête qu'il a lui-même sifflée, dit Stoliaroff.

- Korniloff sera arrêté aussi, maintenant. On y verra peut-être plus clair quand ils seront jugés, dit Vsevo. Ton père aura bien des oreilles qui traînent au tribunal militaire, non ?

- Oh, pour Krymoff, il n'y aura pas de procès, dit Kourakine tristement. Il s'est tiré une balle dans le cœur hier soir.

---

# 21\_Vingt-et-un

Il n'y a pas eu de Révolution d'Octobre. Une révolution, c'est le peuple qui n'en peut plus, c'est la colère qui agglutine les opprimés, d'abord sourde, d'abord compacte, une colère habituée à se taire, puis qui se travestit en espoir, un chant, des chants, des Marseillaises, des Internationales, puis des slogans et soudain, comme un torrent la foule que personne ne contrôle. Ça, c'est Février. Ça, c'est une révolution.

En Juillet, déjà, les bolcheviques tentent de lui passer un licol, de tirer sur la bride : il ne faudrait pas qu'un soulèvement trop mal organisé serve d'excuse pour revenir à l'ordre passé. Il faut laisser la contre révolution faire le premier mauvais pas. Le putsch de Korniloff est l'épouvantail dont Lénine et Trotsky rêvaient. Dès le mois d'août, Finis les chants, finis le désordre et l'improvisation. Finis les corps, les pierres, les cris. Chacun chuchote : qui sait qui soutient qui ? On crée le comité militaire révolutionnaire. Ses agents sont discrets, ses agents sont partout, jusque dans les écoles de cadets, les académies de Junkers, ils vous disent, d'un air de confidence :

- Regardez, les gars, le gouvernement provisoire avait promis de laisser la garnison ici, pour protéger Pétrograd. Mais ceux qui défendaient le peuple, ceux qui savent qu'on fait une guerre idiote au service des capitalistes, ils les ont envoyés au front. Encore un peu de temps et ce sera votre tour !

- J'espère bien, dit Kourakine. Tu crois que ça nous fait peur ? Tu nous a pris pour qui ? Dans un an, on passera Junkers, et ensuite, on embarquera, et on leur montrera à ces connards de Prussiens qui contrôle la Baltique, la Mer du Nord.

-

Il est plus facile d'ébranler la loyauté d'un marin dont la solde ne suffit pas à faire vivre la famille, celle d'un artilleur qui laisse derrière lui deux enfants, un fantassin dont les camarades de régiment ne sont pas revenus, ou pire sont revenus estropiés, que de convaincre des adolescents brûlant de prouver leur valeur.

Kerenski le sait, et c'est eux qu'il convie sur la place des palais pour célébrer le départ des renforts du bataillon de femmes. Au pied de la colonne d'Alexandre, parmi ces mille soldates qu'on a arrachées à leur entraînement inachevé, Vsevo reconnaît Ioura Bakhmietieva. Il lit sur son visage la fierté d'aller défendre la Russie et le soulagement de se soustraire aux luttes intestines de la capitale. Elle ne sait pas encore qu'elle n'ira nulle part.

Kerenski se rend ensuite au palais Marinisky. C'est là que siège le "Conseil de la République." L'affaire Korniloff a repoussé la tenue des élections, et c'est ce "pré-parlement" qui tient lui d'assemblée législative.

On ordonne aux cadets et aux junkers de défendre la place, mais sans ordres précis. Même la chaîne de commandement n'est pas claire. Parfois le directeur d'une des académies se présente, leur propose de rejoindre l'école, et ceux qui veulent partir font semblant de croire que ces ordres priment sur ceux du gouvernement provisoire. Les autres s'organisent d'eux-mêmes. On utilise le stock de bois de chauffage pour monter des barricades tout autour du palais, puis on grimpe dessus pour essayer de distinguer les manœuvres de la garnison qu'on devine loyale aux bolcheviques.

Kerenski, devant les députés, fait ce qu'il sait faire le mieux : un discours. Il lui faut convaincre ses troupes, les mencheviques, mais aussi l'aile droite des socialistes révolutionnaires. Quant aux KD, les démocrates constitutionnalistes, eux, sont avec quiconque est contre les bolcheviques. Kerenski est un meilleur orateur que Lénine. " Êtes-vous, oui ou non, pour la République de Russie ? Nous avons repoussé le coup d'état droitier qui menaçait son existence. Laisserons-nous aux bolcheviques ce que nous avons arraché à Korniloff, une Russie nouvelle ? Les soviets menacent chaque jour de s'en prendre à ma personne, et c'est sans importance. Ce qui est de la plus haute importance, en revanche, c'est qu'ils menacent Petrograd, ils menacent la démocratie naissante, ils menacent Février, il menacent la Russie. Voulez-vous, oui ou non, défendre la Russie ? "

Rassasié d'applaudissements, Kerenski retourne au palais d'hiver, pour tenter de contrer les manœuvres pilotées depuis l'institut Smolny. C'est à Smolny qu'il a forcé le soviet de Pétrograd et le comité central exécutif des soviets à déménager, prétextant des travaux au palais de Tauride, où ils étaient jusqu'alors installés. C'est à Smolny qu'on inculquait les bonnes manières aux jeunes filles de l'aristocratie tsariste. Mais cela ne déteint pas sur Lénine, Trotsky ou Antonoff.

Février s'est décidé dans les usines, Octobre s'est joué dans des palais. Tout est déjà décidé quand les troupes se mettent en route, et se rendent maîtres d'un bâtiment officiel après l'autre. Mais pour l'acte final, les deux camps semblent paralysés par le doute.

Les informations que les junkers redescendent aux cadets après leurs briefing avec les membres du gouvernement sont partielles et contradictoires.

- Le soviet des cosaques dit qu'il va envoyer des hommes, dit l'un.

- Pour nous défendre ? demande un autre.

- Bien-sûr, pour nous défendre.

- Mais combien d'hommes ?

- Pour le moment on parle de deux sotnias.

- Deux-cents hommes ? C'est un début.

Mais personne ne vient.

- Ils veulent maintenant qu'on couvre la place des palais depuis les fenêtres du rez-de-chaussée, personne dehors. Et ils ne veulent pas qu'on tire les premiers.

- Et le bataillon de femmes ? Le capitaine Leskoff est encore là ?

- Et les cadets, qu'est-ce qu'on fait des cadets ?

Les cadets transmettent les messages, ils se font engueuler parce qu'ils parlent un peu trop au bataillon de femmes, puis ils finissent les barricades, ils grimpent dessus pour voir ce qu'il se passe.

- Eh, les gars, voilà les cosaques ! dit Kourakine.

- Non ? Les cosaques du bataillon de la mort ? demande Stoliaroff, resté au bas de la barricade.

- Oui, les ouraliens barbus sont arrivés. Cette dégaine, ils font peur rien qu'à les voir.

- C'est vrai qu'il en imposent. Viens voir ces barbes, Stolia, dit Vsevo.

- Tu parles, c'est la honte pour toi, t'as pas assez de poils pour te faire pousser la moustache réglementaire répond Stoliaroff en riant.

- C'est dingue, les rouges les laissent passer comme si de rien n'était, dit Vsevo.

Sur la place, quelques autos blindées arrivent, mais personne ne sait qui elles sont venues défendre. Au mouvement qu'elles font on finit par comprendre qu'elles veulent empêcher l'affrontement.

- Des blindés pacifistes, ils vont se faire tirer dessus par tout le monde !

- Attendez, ils laissent encore passer cinquante hommes.

- Bon, je viens voir, dit Stoliaroff en escaladant la barricade... Mais il a une jambe de bois, là, leur capitaine.

- C'est le chevaliers de Saint-Georges, dit Vsevo.

- Bravo, on nous envoie des invalides de guerre, maintenant.

- N'empêche, Stolia, ça commence à coller, dit Kourakine. Pas vrai Vsevo ?

Vsevo ne répond pas. D'où ils sont, on peut voir la Néva. Plusieurs navires de guerre remontent, l'un deux est à quai devant le pont Nicolas. Face au désordre qui règne dans le palais, la rigueur des manœuvres des insurgés est ce qui inquiète le plus les cadets. Ils reconnaissent les manœuvres d'encerclement dont on leur a appris les secrets.

Les allers et retours de Kerenski entre le palais et le bâtiment de l'état major ne rassurent pas les défenseurs.

- On dit qu'il se fait engueuler par les généraux.

- Ça promet.

- Regardez, les gars, sur le pont du palais. C'est des matelots.

- Tu crois que c'est encore ceux de Krondstadt ?

- Ceux-là veulent nous réservent un traitement spécial, dit Vsevo.

- Mais à la fin, pourquoi ils nous en veulent à ce point, dit Kourakine. Je veux dire, nous aussi on a le droit aux verges, aux pompes, aux baffes quand on fait une conneries. Nous aussi on nous réveille à quatre heures du matin pour faire des parades à la con. Et nous aussi on ira mourir s'il le faut.

- Oui, mais pour un seul officier qui meurt, combien de veuves de soldats?, dit Vsevo. Combien d'orphelins, combien...

- Ce n'est pas ça, les gars, coupe Stoliaroff. C'est que nous, on deviendra junkers, on deviendra sous-officiers, on finira par donner les ordres. Eux, ils deviendront soldats, ils resteront soldats, et à la fin de la guerre, ils redeviendront ce qu'ils étaient avant, des ouvriers, des mineurs, des paysans, des manœuvres, et leurs enfants après eux.

- Mais toi, Stolia, tu as bien des ancêtres menuisiers, et ils se sont battus pour que tu sois officier, pas pour détruire l'Empire.

- Eh, les gars, vous montez un soviet, ou quoi ?

Un junker leur rappelle qu'il faut couvrir la place depuis les fenêtres à l'avant du palais.

- Mais il n'y a plus de place aux fenêtres !

Le junker les emmène au palais, avec trois autres cadets, mais il ne semble pas savoir où il va. On croise des laquais dans des livrées impériales, qui tentent d'obéir aux ordres improbables des ministres et de leurs équipes. Certains ont l'air terrifié, d'autres semblent revenus de tout.

Qu'est-ce qui est réel, qu'est-ce qui est spectral ?

On croise enfin un capitaine.

- Qu'est-ce que vous faites là ? Non, je ne veux pas le savoir, vous venez avec moi. On vient de nous apprendre qu'il y a un passage qui mène des caves du palais jusqu'aux baraquements du régiment Preobrajensky. Il y a une porte, épaisse, et barrée de l'intérieur, vous allez la garder.

- Mais si la porte est scellée, mon capitaine, regimbe un des cadets, un artilleur si on en croit son uniforme.

- Le passage est bien assez large pour qu'ils y amènent un canon, et s'il s'en servent, il faut que la porte soit gardée.

- Mais s'ils ont un canon et un régiment... cinq cadets, est-ce que ce sera suffisant ?

Il y a quelques semaines, jamais un cadet n'aurait osé parler ainsi à un capitaine. On remonte au rez-de-chaussée pour chercher d'autres cadets sans poste précis, puis le capitaine disparaît sans avoir donné d'ordre clair.

Dehors, des coups de feu éclatent, du côté de la rue Milionnaïa, celle qui mène au régiment Preobrajenski, justement. Les femmes se défendent contre une escarmouche des insurgés. Soudain, la peur, soudain l'excitation, soudain Ioura Bakhmietieva qui reconnait Vsevo :

- Cadet, on n'a que des fusils. Va demander qu'on nous apporte des Maxims !

Mais ces mitrailleuses, de conception anglaise, sont toujours pointées vers la place du palais. Pourtant la violence des soldates surprend les assaillants. Ils se replient vers l'Annexe du palais. Elles ne rationnent pas leurs munitions et ils tentent de forcer l'immense porte métallique, qui se tord, se bloque, on ne peut ni entrer, ni sortir.

Et à nouveau l'attente, à nouveau le silence, ou pire, les bruits de couloir.

- L'intendance ne suit pas.

- Ils n'ont même pas assez de bottes pour tous les cosaques, alors de fusils !

- Et pas assez de bouffe pour tout le monde. Personne ne sait quand sera le prochain repas.

- Quelqu'un a du tabac ?

Il est neuf heures du soir quand on apprend que les cosaques ont quitté le palais. Ils ne veulent pas rejouer le mois d'août, où on a perdu tellement d'hommes pour rien. Les fiers ouraliens barbus ont négocié avec les assiégeants une sortie honteuse, mais sans danger.

Kerenski lui-même est allé chercher des renforts.

- Des renforts, tu parles, il s'est carapaté.

- Les gars, il faut vite monter vers la place, il y a des junkers qui se rendent !

On ne sait pas qui a lancé l'appel, ni si c'est pour les remplacer ou partir avec ceux qui font défection. Quand on y arrive, la nuit est percée par la lumière électrique des lampadaires de la place. Les junkers qui sont restés sont à la fois visibles et aveuglés. On crie sur les domestiques, on cherche l'électricien du palais, mais il n'y peut rien, tout ça est piloté par une centrale aux mains des bolcheviques.

Une nouvelle rumeur se répand : l'état-major est tombé.

Pour le bataillon de femmes, c'en est trop. Coincées dans un palais, entourées de civils incapables de rien quand les généraux qui peuvent sauver la Russie, et surtout les envoyer sur le front, sont prisonniers des bolcheviques. Elles tentent une sortie, inconscientes de ce que la nuit et les réverbères leur ont masqué. Celles qui ne se rendent pas immédiatement doivent courir, courbées, vers le palais.

Dans les couloirs, on croise maintenant des groupes d'assaillants qui semblent un peu perdus. On devrait se tirer dessus, mais de chaque côté, personne n'est sûr de qui il croise : cadets des différentes écoles, junkers, quelques cosaques qui ont choisi de rester, invalides de Saint-George... On croise même des blessés du front, puisqu'une aile entière du palais fait office d'hôpital militaire depuis déjà plusieurs mois.

Vsevo, Stoliaroff et Kourakine sont à nouveau dehors. On leur a dit de ne pas monter sur les barricades de bois de chauffage, d'éviter de se faire tuer bêtement, mais on leur a aussi dit qu'ils étaient les mieux à même de renseigner sur l'activité des navires aux mains des insurgés. On leur a même laissé les jumelles d'un officier.

Et tout ce qu'ils voient, c'est que la vie à Petrograd ne s'est pas arrêtée. Là, de l'autre côté de la place, ou au-delà de la Neva, les restaurants n'ont pas fermé, des bourgeois sortent des cinémas. Et quand tout cela s'arrête, c'est simplement parce qu'il se fait tard, on n'est plus en été, les nuits blanches sont finies.

Au palais, pourtant, personne ne dort, inutile de faire des tours de garde, les nerfs sont tendus, chacun attend l'assaut.

- Sérieusement, dit Kourakine, qu'est-ce qu'ils foutent ?

- C'est vrai, on est combien, ici, dit Stoliaroff, mille ? Peut-être même pas mille. Ils sont quoi, dix fois plus nombreux ? Trente fois, Cent fois plus ?

- Peut-être qu'ils ne le savent pas ?, dit Kourakine.

- Tu parles, avec ceux qui se sont rendus, ceux qui sont simplement rentrés chez eux, pas un ne les aurait rencardés ? dit Stoliaroff.

- Un signal, dit Vsevo après un silence. Ils attendent un signal. Ils ont planifié ça pendant des mois. Ils ont peut-être prévu le cas où ils n’auraient pas réussi à prendre le central téléphonique, alors ils ont décidé d'un signal ?

- Ou alors, ils ne savent pas quel comité central, quel soviet des soldats et des paysans, quel commissaire au peuple est habilité à déclencher l'assaut, dit Kourakine. Ah, elle est efficace leur démocratie !

Avant même qu'on l'ait essayée, la démocratie, en Russie, fait l'unanimité contre elle. L'aile droite lui préférait la figure paternelle du Tsar, et l'aile gauche lui reproche son parlement bourgeois et ses ministres capitalistes.

Vers deux heures du matin, la barricade sursaute.

- Ils tirent sur le palais ! Là, depuis le croiseur Aurora.

Vsevo, crâneur, dit simplement :

- Je vous l'avais dit, les gars, un signal.

- Mais pourquoi tu dis ça, lis nous tirent dessus pour de bon, dit Kourakine.

- Tu rigoles ? Tu as vu le bruit, tu as vu la lumière ? C'est un tir à blanc, un signal, tu vas voir...

Et ils voient. L'assaut final est enfin déclenché. On imagine qu'un tel face-à-face, un quasi corps-à-corps fait des pertes terribles. Mais le rapport de force est trop défavorable. Les junkers et les cadets sont repoussés de la place aux barricades, des barricades à la cour, de la cour aux couloirs, aux escaliers, aux étages, et on finit par prendre les membres du gouvernement provisoire, allongés sur des matelas, fatigués, ou ivres, ou effrayés. L'ordre est donné de capituler. On est là, en uniforme, en sueur, le cœur encore battant, et il faut rendre les armes.

La troupe menace les junkers mais traite les cadets comme des galopins mal élevés. Il y a des menaces, des insultes, et on est escortés vers la forteresse qui sert de prison.

Arrivés là-bas, on ne sait pas trop quoi faire de ces cinq cents garçons, fiers mais glabres. Une fois enfermé le bataillon des femmes, il n'y a même pas assez de place. Aucun formulaire n'est prévu, alors on fait promettre aux cadets de ne plus jamais agir contre le pouvoir légitime.

- Légitime, mon cul, dit Kourakine une fois qu'ils sont dehors.

Dès le lendemain, le deuxième congrès des soviets adopte le décret sur la paix, qui promet aux soldats l'arrêt immédiat de la guerre. Puis le décret sur la terre, qui promet aux paysans la redistribution des terres.

Pour Kourakine, Vsevo et Stoliaroff, les aubes nouvelles qui se lèvent ont l'arrière-goût des fins du monde.

---

# 22\_Vingt-deux

Deuxième partie

Chapitre vingt-deux

Après les élections, la foule avait répondu à l'appel, massée aux abords du palais où se tenait les membres de ce parlement qu'on lui avait appris à haïr, depuis des mois, avec des mots sans cesse plus simples. "Les élites ne vous comprennent pas, ils vous privent de la grandeur à laquelle vous avez droit , ils travaillent dans des bureaux, dans des chemises à col blanc, vous travaillez dans des usines, des garages, dans des champs, et vos cous sont rougis par vs bleus de chauffe."

Les premiers arrivés au meeting semblaient timides : une vie entière de complexes, ou bien la peur de la violence qu'ils sentaient en eux, les derniers restes de conscience avant de commettre l'irréparable.

En face, il n'y avait pas assez de gardes. D'abord, on penserait que personne n'avait compris à quel point la menace était sérieuse, plus tard, on comprendrait que ça aussi avait été orchestré.

Petit à petit, la foule se tasse, se densifie jusqu'à devenir incompressible, à s'insinuer dans les interstices. Est-ce qu'il y a eu un signal ou est-ce un phénomène physique ? Un phénomène naturel de mécanique des fluides ? Une fois dépassée cette limite, les esprits ont basculé et la foule est devenue une meute incontrôlable. Les immenses escaliers ont été pris d'assaut, et le gaz humain était toujours trop dense alors quelques acharnés ont escaladé directement les murs et leur arrivée sur la terrasse a repoussé ceux qui y étaient déjà.

Pourquoi est-ce que les gardes n'ont pas tiré à ce moment là ? Avant tout parce qu'ils n'étaient pas là, en tout cas pas tous ceux qui auraient dû l'être. La garde républicaine a été retenue, volontairement, et le contingent habituel de policiers a dû défendre seul le capitole contre la horde des Trumpistes. "Make America Great Again !"

Insensible à l'ironie du message, un homme entre deux âges se sert du manche en métal sur lequel il a fixé un drapeau américain pour frapper un représentant des forces de l'ordre mis à terre par la foule.

Certains gardes n'ont pas tiré, à ce moment-là, parce qu'ils sont biberonnés, eux aussi, au complotisme le plus halluciné. " Stop the steal !" Depuis des mois, les soi-disant conspirations de l'État profond leur sont révélées par des prophètes numériques sur des réseaux où l'on échange des memes, des vidéos de chats et des théories sur le covid, le vaccins, les démocrates, sur les juifs qui allument des feux en Californie depuis l'espace, grâce à leurs satellites lasers. Un utilisateur porte le pseudo Qanon. Il leur raconte les soirées pédophiles des illuminatis, les alertes contre ces choses horribles que sont la sécurité sociale, l'égalité raciale, il leur désigne les combats qui rendront enfin sa grandeur à l'Amérique : lutter contre l'avortement, contre l'homosexualité et aussi contre les livres, ces saloperies utilisées par les profs libertaires des universités libérales qui perturbent nos enfants innocents en les obligeant à prendre conscience que nos grand-pères possédaient des esclaves, que nos pères n'étaient pas obligés de s'asseoir à côtés des noirs dans le bus et que nos fils ont le droit d'aimer un garçon ou une fille si ça leur chante.

Dans sa ferme à troll numérique de Saint-Pétersbourg, Evgueni Prigojine n'en revient pas. Qui aurait pu croire qu'un monceau de données, quelques algorithmes un peu obscurs et une armée de travailleurs du clic suffiraient à faire sortir le Royaume-Uni de l'Europe et l'Amérique de la démocratie.

La vraie erreur de Lénine, quand il a théorisé l'agit-prop, était de croire que l'agitation avait besoin de la propagande. Les débiles ne lisent pas les programmes. Ils ne les comprendraient pas. Ce qu'il faut, c'est qu'ils se sentent perdus, qu'ils aient peur, et avant tout peur qu'on leur demande de rendre des comptes, de prendre leurs responsabilités. Ils se foutent des idées, ils perdent à tous les coups sur le plan des idées. Il leur faut un chef qui les défende. LA figure du chef est la figure du père.

Bien-sûr il gueule, il se moque des handicapés, il se vante d'attraper les femmes par la chatte, mais c'est un homme, un vrai, un père, un père qui réussit, pas comme le leur, pas comme eux devant leurs enfants, un père qui passe à la télé.

Et si ça n'avait pas été lui, ç'aurait été un autre, ils ne manquent pas, les christo-fascistes prêts à se faire corrompre par l'argent du gaz russe.

Aujourd'hui, alors que Donald Trump est inculpé de plus de quatre-vingt chefs d'accusation, que le droit à l'avortement a pratiquement disparu d'une dizaine d'états américains, qu'on parle d'enseigner à nouveau le créationnisme, la société se polarise, en face, on débat de la virilité du barbecue, et face au délitement on entend cette petite musique, celle qui permet au totalitarisme de s'installer dans les esprits : la démocratie est trop faible face à un tel niveau de menace. Hitler est arrivé au pouvoir par les urnes, c'est bien la preuve que les gens sont débiles.

C'est à ça, précisément, qu'il faut faire attention. À la tentation de se dire : "Qu'est ce qu'on fait des débiles ? "

C'est difficile à admettre, mais non, la moitié de la population américaine n'est pas composée de débiles. Bien-sûr, même ici, des soignants qui refusent de se vacciner en pleine pandémie, la pensée jaillit, une étincelle involontaire : "qu'est ce qu'on fait des débiles." Cet ami avec qui j'ai fait des études en biologie : "j'ai pas confiance. " Et cet autre, qui m'a aidé à comprendre quand certaines notions de statistiques m'échappaient encore : "J'ai pas confiance."

Ces gens ne sont pas des débiles, ils ont attrapés la débilité comme on attrape une maladie. Le vecteur de la maladie, c'est l'info-sphère dans laquelle on baigne, les réseaux dont les algorithmes mettent en avant les contenus qui choquent. C'est eux qui provoquent la polémiquent, donc l'engagement, on reste, on clique, et on voit plus de publicités, ça crée plus de revenus, c'est aussi simple que ça. L'agent infectieux c'est le doute, qui mène à la peur et la méfiance se transforme en débilité contagieuse.

Bien-sûr, tout le monde n'attrape pas le covid, ou pas une forme grave, il faut avoir un terrain, un facteur de risque, être obèse, être vieux, être malade d'autre chose. Tout le monde n'attrape pas la bêtise, il faut être insatisfait, fatigué, insécure, il faut être seul, mal entouré, privé d'amour.

Le totalitarisme, comme une bactérie pathogène, ne se développe pas dans un écosystème sain. Il se développe sur une pourriture pré-existante. Il faut l'exploitation systématique des usines Poutilov pour faire émerger un Gapone, puis un Lénine, un Trotsky, un Staline. Il faut la pauvreté crasseuse qui suit la crise de vingt-neuf pour que pousse un Benito Mussolini, un Adolphe Hitler.

La seule nouvauté du trumpisme, c'est que les dictateurs précédents croyaient encore qu'il fallait promettre au peuple ce qui est bon pour lui : la réforme agraire, la fin des inégalités. La désignation des boucs émissaires ne servait qu'à faire oublier qu'on ne savait pas comment faire. Là, le dictateur se contente de dire à ceux qui survivent à l'aide des allocations : " les allocations, c'est le socialisme, c'est mal. Les pères fondateurs nous ont appris qu'il faut se faire tout seul, comme moi !"

Il se contente de dire àç ceux qui crèvent du diabète parce que l'industrie pharmaceutique américaine fait une marge de mille pourcents sur l'insuline : "l'assurance maladie pour tous, c'est le socialisme, c'est mal," et à tous les latino-américains dont les parents ont été traités de wetbacks : 'l'immigration, c'est le socialisme, c'est mal, on va construire un mur et c'est eux qui paieront !"